MONTREAL JANVIER 1944

le FILM

DIX CENTS



MERLE OBERON - LADY KORDA, par Louise GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

" THE DESERT SONG " avec Irene Manning et Dennis Morgan

ROMAN COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: CEUX QU'ON NE VOIT PAS... ACTUALITÉS

PATRICIA DANE



Patricia Dane est une autre de ces jeunes Américaines qui n'attend pas le nombre des années pour s'affirmer dans le monde cinématographique. Pour l'heure, elle est classée au rang des "starlettes" dans les studios de la M.-G.-M., mais, si l'on juge par ses récents succès, il ne fait pas de doute que dans un avenir rapproché, on l'acclamera comme "star" tout court... En attendant, Miss Dane poursuit allégrement sa marche sur la voie lactée.

le FILM

JANVIER 1944

25e année, No 6

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Président : FRED POIRIER
Vice-président : GEORGES POIRIER
Surintendant : ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef : GERALD DANIS
Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).
A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

ECONOMIE ET CREATION

C'EST UN FAIT qu'aux Etats-Unis, pays incroyablement riche en matières premières de toutes sortes, on jouisse encore d'une abondance relative. Les effets de la guerre actuelle, évidemment, se sont fait sentir là comme ailleurs, et même si nos voisins constatent non sans amertume un certain changement dans leur mode de vie, il n'en demeure pas moins que, comparativement à presque tous les autres pays du monde, les Américains ou Etats-Uniens — comme on dit — demeurent des privilégiés.

Le cinéma de nos voisins constitue, croyons-nous, un excellent critère pour justifier cette assertion. Malgré que certaines restrictions promulguées en vue de consolider l'économie nationale de guerre, commencent à poser quelques problèmes chez les *producers* californiens, les cinéphiles en général, c'est-à-dire les populations civiles et militaires des nations libres et alliées, constatent qu'en somme les productions américaines de cinéma n'ont pas tellement souffert, ni dans la qualité, ni dans la quantité.

Pour mieux s'expliquer cet état de chose, il est opportun de se rappeler que les grands studios de cinéma avaient su emmagasiner, conserver un matériel considérable de décors et d'ameublements. On se souvient sans doute que dans un numéro récent, « Le Film » publiait, en marge de cette réflexion, un éloquent reportage photographique ayant pour sujet les magasins d'accessoires de la Metro-Goldwyn-Mayer. Or, ceci est un exemple qui fut parfaitement imité dans d'autres grands studios, tels : Paramount, Warner Bros., 20th-Century Fox, RKO Radio, Universal et autres...

Ces précieux stocks, soigneusement accumulés, prennent aujourd'hui une incroyable valeur. Il est vrai que certaines ordonnances émanant de Washington prohibent, pour la durée de la guerre, la mise en chantier, tout décor somptueux et élaboré ; mais la même ordonnance, que nous sachions, n'interdit pas l'utilisation des matériaux qui ont servi dans des productions antérieures. Ce qui revient à dire que telle mise en scène de tel grand film d'il y a deux ou trois ans et même plus, peut, selon l'ingéniosité des artistes décorateurs, être servie de nouveau pour la plus grande joie des cinéphiles. La reprise du *Fantôme de l'Opéra* — qui, en passant, fut un énorme succès — démontre péremptoirement les merveilleuses possibilités qui résident dans ces stocks accumulés et conservés. C'est ainsi qu'à la Universal la reconstitution du fameux Opéra de Paris qui remontait à l'époque déjà lointaine du "silencieux", servit récemment dans une super-production.

Ce qui peut se faire des décors proprement dits, peut également se faire pour tous les ameublements et accessoires. L'aspect d'un *chesterfield* peut se transformer tout aussi bien que la coupe d'un vêtement usagé. Après avoir connu l'abondance et en avoir disposé jusqu'à la prodigalité, la guerre, en ce domaine comme en tant d'autres, est venue nous rappeler que le sens de l'économie n'est pas nécessairement un obstacle à la création et à l'art nouveau. Transformer du *connu* en du *nouveau* requiert une ingéniosité, un sens artistique qu'on avait trop négligé au pays de l'Oncle Sam. Si bien qu'en ce début de 1944, on peut dire que l'industrie du cinéma n'a pas trop eu à souffrir des conséquences de la guerre. L'on pourrait même ajouter que cette cause a produit un effet favorable : celui de faire de l'*aussi beau* dans des conditions plus difficiles.

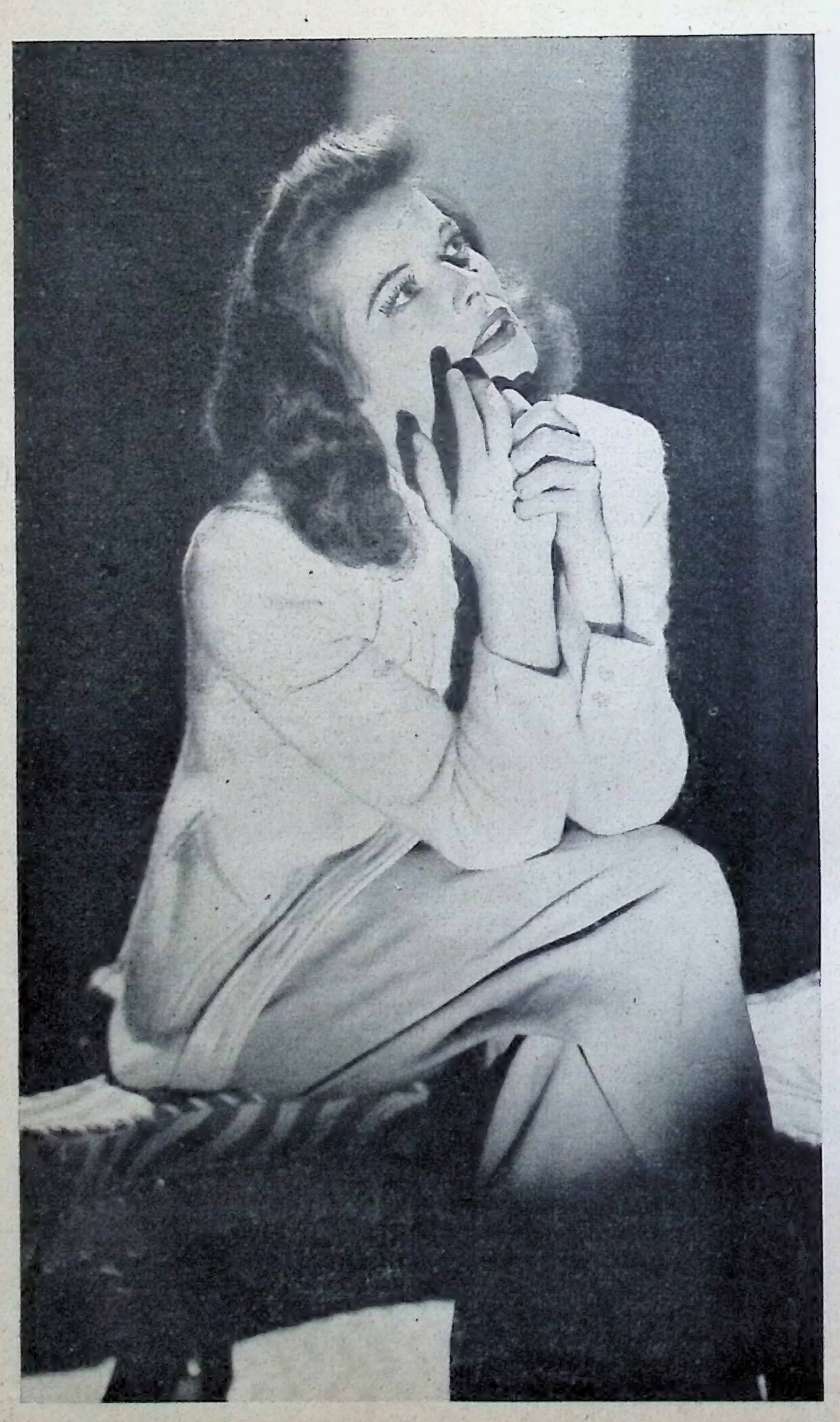
Qui peut plus, peut moins... Nous comprendrons mieux la signification de ce proverbe après la guerre.

SOMMAIRE

La personnalité de

Katharine Hepburn

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE,
notre correspondante à Hollywood



Le nom ne désigne pas toujours la chose... et c'est vrai une fois de plus lorsqu'il s'agit du mot "poison" dans les studios d'Hollywood, du moins en ce qui concerne la véritable actrice qu'est Katharine Hepburn.

On dit parfois d'un acteur ou d'une actrice qu'il ou qu'elle est "poison" au guichet. Ce qui signifie, ni plus ni moins, qu'il ou qu'elle ne rapporte pas assez au théâtre, dans certain film qu'il ou qu'elle a tourné.

Lorsque l'on a qualifié un malheureux pensionnaire d'Hollywood de ce surnom peu obligeant, il est bien entendu que son grade est absolument à la baisse, et que, d'un jour à l'autre, à moins d'un revirement quasi miraculeux, l'engagement ou le contrat sera résilié.

C'est ce qui arriva, il y a quelques années dans le cas de la Hepburn. On lui fit tourner un film dont le scénario de second ton ne convenait pas plus à son caractère que la Croix gammée à la couronne d'Angleterre.

Ce qui devait arriver arriva. On ne reconnut pas le jeu magnifique, le talent de Katharine, noyés qu'ils se trouvaient dans les défauts de la pièce, et on accola le mot "poison" ou "petit rendement d'office".

Mais Katharine n'est pas de celles qui s'en font facilement pour un déboire. Elle sait ce qu'elle vaut, et elle ne manque pas de cette confiance en soi si nécessaire à qui veut réussir dans la voie qu'il s'est tracé.

Katharine créa son "Histoire de Philadelphie" et, dans cette étude psychologique, elle se tailla un des plus beaux succès rêvé par une actrice de grande envergure. M.G.M. voulut la pièce, mais l'actrice devait aller avec la pièce et la grande Katharine retourna à l'écran où cette fois, dans un rôle créé pour elle, elle regagna toutes ses épaulettes et le titre non plus de "poison", mais d'étoile de première grandeur.

Miss Hepburn est de celles qui n'hésitent pas longtemps car elles savent ce qu'elles veulent. C'est en persévérant à demander ce qu'elle désirait posséder, lorsqu'elle était enfant, déclare-t-elle volontiers, qu'elle parvenait à avoir à peu près tout ce qu'elle convoitait le plus ardemment. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'elle devint actrice. Ce que sa famille lui refusait catégoriquement, sans même vouloir entendre un seul mot à ce sujet.

Née à Hartford, Conn., en 1909, du nom de Katharine Houghton-Hepburn, elle est une des rares pensionnaires de Hollywood ayant conservé son propre nom. Elle mesure 5 pieds, 3 pouces et ¾ et pèse entre 115 et 120 livres. Elle a des cheveux roux. Ses yeux sont de cette teinte souvent chantée par les poètes, des yeux verts, et ses bras et son visage sont marqués de taches de rousseur.

Elle se plaît à vous raconter que lorsqu'elle était enfant, elle ne pouvait pardonner à son Créateur de l'avoir fait naître née fille au lieu de garçon. En vieillissant, elle comprit sans doute que, on peut toujours se tirer d'un "mauvais pas", même de celui d'être née

(Lire la suite à la page 42)




the Desert Song

LE CINÉMA nous avait depuis longtemps rendus familiers à l'atmosphère pittoresque du Maroc français. N'eût été la participation de l'Italie, il est assez probable que cette magnifique région de l'Afrique du Nord n'aurait pas aujourd'hui l'importance stratégique qu'elle offre actuellement. Après "Five Graves to Cairo", après "Sahara" et autre films de même importance, voilà que "The Desert Song" nous ramène dans le cadre enchanteur de ce pays ensoleillé qui, à cause du conflit actuel, connaît une activité qu'il aurait été difficile de prévoir il y a cinq ans.

Donc, "The Desert Song" n'est pas, comme on aurait pu le croire, une opérette filmée, une idylle touchante présentée sous forme d'opérette ou comédie musicale. L'action du scénario a lieu en 1939 au Maroc. Dès le début, un complot nazi se dessine dans l'ombre et toute l'histoire se déroule autour de la construction d'un chemin de fer qui doit relier Dakar à la Méditerranée.

Ce film saura mieux nous faire comprendre l'étendue des plans diaboliques de conquête qu'avaient érigés depuis longtemps les dirigeants du IIIe Reich. A l'exemple de "Five Graves to Cairo", "The Desert Song" nous révélera jusque dans les moindres détails l'incroyable préparation des militaires allemands. mands.

L'atmosphère du Maroc d'avant-guerre nous sera évoquée avec un étonnant souci du détail, ce qui constitue une mise en scène d'autant plus difficile qu'il ne saurait être question d'avoir recours aux accessoires militaires comme ce fut le cas dans des productions de même genre. On affirme, et les photos ci-contre le démontrent, que la réalisation de "The Desert Song" pourra être considérée comme un chef-d'œuvre du genre. Quant à l'intrigue proprement dite, elle sera admirablement interprétée par des artistes de carrière dont, pour ne citer que les principaux : Irene Manning, Dennis Morgan, Bruce Cabot, Jack LaRue, Victor Francen, Marcel Dalio, Gene Lockhart, Faye Emerson et Lynne Overman.

"The Desert Song" est filmé en couleurs. C'est une production de Robert Buckner, dirigée par Robert Florey.



Ci-dessus, une scène pittoresque du Maroc français. — Ci-dessous, Irene Manning (Margot, chanteuse française de café-concert) et Faye Emerson (Hajy, la vendeuse de fleurs). Au bas, extrême gauche, une autre expression d'Irene Manning, vedette féminine de "The Desert Song".





Merle Oberon —Lady Korda

par Louise Gilbert-Sauvage,

Notre correspondante à Hollywood.

Il y a à peine une quinzaine d'années, Hollywood était encore une ville où l'on ne faisait pas fi des conventions sociales. Il n'y avait pas alors le port de la culotte. Marlene Dietrich n'y avait pas encore lancé le fameux « slack » qui fut le point de départ d'un relâchement graduel dans la tenue. Et cela bien avant que la guerre ne fit adopter la culotte pour les travaux de la défense nationale.

Ce qui m'a frappée le plus, dans ce que j'appellerai cette « décadence » des conventions, c'est le peu de cas que l'on fait des titres, à Hollywood.

Verrait-on là le besoin qu'éprouve l'humanité de retourner vers la façon modeste de vivre ? Serait-ce l'un des signes des temps ? Je l'ignore. La guerre apporte des modifications si péremptoires, auxquelles l'on n'aurait jamais eu l'idée de songer auparavant.

Mais il s'agit bien plutôt d'un bagage bien inutile, dont l'on s'encombrait il y a belle lurette, celui d'un certain snobisme, celui du titre





M. et Mme Alexandre Korda, comme on le verra dans l'article ci-dessous, ont été élevés au titre de "Lord" et de "Lady" par sa Majesté, le roi George VI. En marge de cet événement social, notre correspondante à Hollywood a préparé à l'intention de nos lecteurs, un article rempli d'intérêt. On n'ignore pas que Lady Korda est la délicieuse et grande artiste mieux connue de nous sous le nom de Merle Oberon. Quant à Alexandre Korda, l'époux de cette dernière, personne n'ignore qu'il est l'un des plus célèbres *producers*-directeurs de l'heure.

ou de la particule, pensaient les malins. Pour notre part, nous n'y voyions pas d'inconvénient, puisque les échelons de la société sont une institution de tous les temps.

Tout ce préambule me fut inspiré, il y a plusieurs mois, lorsque le producer-directeur Alexandre Korda fut créé Lord par Sa Majesté anglaise, et que, de ce même fait, sa femme, Merle Oberon devint lady Korda.

Or, Merle Oberon ne porte pas son titre *at Home*. Modeste comme toutes les femmes de mérite, elle ne pouvait se faire à l'idée que tout en se trouvant une lady jusqu'au bout des ongles, on l'appelât, dans l'intimité, lady Korda, pompeusement.

Pour ses amis elle reste Merlie, et elle nomme son mari, en parlant de lui dans l'intimité, Alex. Bien loin de ceux et celles qui, s'adressant à des égaux désignent leur mari ou leur femme : Monsieur X ou Madame X.

Merle raconte volontiers que le lendemain de leur élévation titulaire, elle téléphona elle-même à un restaurant très connu à Hollywood, afin d'y retenir des couverts pour un dîner entre intimes.

— C'est lady Korda qui parle, dit-elle. Etes-vous le maître d'hôtel ?

— Non, Altesse, répondit l'homme au bout du fil, ce n'est que Son Excellence le prince Michel Romanoff, heureux de vous servir, milady.

On se souvient du temps de la dynastie de la marquise de la Falaise, Gloria Swanson. Le titre, alors, était en vogue, et on lui donnait toute l'importance que l'on désirait.

Lorsque la talentueuse Gloria revint de France où elle avait pris mari et titre avec la particule, on lui fit des réceptions, et la société de Hollywood, c'est-à-dire la plupart de ceux qui ga-

(Suite à la page 41)

"OLD ACQU

avec BETTE DAVIS



Il est assez rare que le monde littéraire contemporain, chez nos voisins, à tout le moins, soit porté à l'écran. L'on peut même se demander comment il se fait que les cinéastes n'aient pas plutôt cherché à exploiter ce domaine si riche en possibilités psychologiques, voire même dramatiques.

Comme toujours, lorsqu'ils s'y mettent, les Américains savent rattraper de belle manière le temps perdu. En effet, les studios de la Warner Bros. sont actuellement à mettre une dernière main à une production du genre qui fera sûrement écho dans un avenir rapproché. "Old Acquaintance", tel est le titre du grand film nouveau, fera sûrement la joie de tous les bibliophiles et du grand public en général. L'intrigue de ce très beau scénario est directement inspirée de la vie du monde des lettres. Les deux principaux personnages féminins sont deux romancières, amies d'enfance, mais que la vie sépare pour de diverses raisons.

Toutes deux remportent des succès. Leur fortune pourrait laisser croire qu'elles sont heureuses.

AINTANCE"

et JOHN LODER

mais la réalité est toute différente. D'abord, il y a un sentiment de rivalité bien naturelle, qui s'explique, qui se comprend bien. Puis, il y a les complications de l'amour qui viennent s'ajouter au problème. Raconter comment Katherine Marlowe (Bette Davis) et sa camarade d'enfance Mildred Drake (Miriam Hopkins) en viennent à se considérer comme de cordiales rivales après avoir connu une amitié si heureuse dans leur jeunesse, serait sans doute commettre une indiscrétion qui ne pourrait qu'amondrir par anticipation la joie du cinéphile.

Qu'il nous suffise de dire, cependant qu' "Old Acquaintance" fournit à l'éminente comédienne américaine du cinéma, Bette Davis, une autre grande occasion de se révéler dans toute la plénitude de son extraordinaire talent. La seconderont de façon magistrale : Francine Rufo, Miriam Hopkins, John Loder et plusieurs autres.

Nul doute que cette production d'un genre relativement nouveau nous apportera une heureuse disgression.

PRODUCTION
WARNER BROS.

Dans "Old Acquaintance", la jeune artiste Dolores Moran se trouve soumise à une épreuve assez difficile puisqu'elle joue un rôle d'une certaine importance entre Bette Davis et Miriam Hopkins. Starlette il n'y a pas encore si longtemps, Miss Moran est donc résolument engagée sur la voie lactée et tout indique que son apparition dans "Old Acquaintance" marquera une date décisive dans sa carrière. Ci-contre, Bette Davis et Miriam Hopkins, les deux copines d'enfance qui devinrent rivales par la suite, à cause de leurs succès en littérature. Ci-dessous, quelques scènes extraites de "Old Acquaintance".



Fred MacMurray

TEL QU'IL EST

OUI, À LA VÉRITÉ, les apparences sont trompeuses !

Tel psychologue ou physionomiste — ou supposé — qui se ferait fort de déplier comme une carte routière le tempérament de Fred MacMurray, par exemple, risquerait fort de *se mettre dedans*, comme on dit . . .

De prime abord, ce jeune premier si particulièrement original, semble être le type accompli de l'audacieux par profession, comme il s'en trouve dans le monde des reporters ou des solliciteurs qui, incidemment, se ressemblent sur plus d'un point. De cela, il n'y a pas à douter et c'est bien là le verdict qu'on rend à l'unanimité. Et pourtant, si invraisemblable que cela puisse vous paraître, c'est tout le contraire qui est la vérité. Fred MacMurray qui, incidemment, fit ses réels débuts au cinéma dans le rôle d'un reporter américain aux côtés de Claudette Colbert dans le film The *Gilded Lily*, est peut-être l'acteur le plus timide. On pourrait même dire qu'il souffre d'un incorrigible *inferiority-complex*, tant il est vrai qu'il s'étonne lui-même de ses extraordinaires succès dans le monde du cinéma.

Cinéphile enthousiaste — c'est encore là sa plus grande distraction — Fred qui se pâme d'admiration pour ses vedettes préférées ne peut concevoir qu'il soit lui-même l'objet d'une admiration non moins enthousiaste de la part d'autres cinéphiles. Homme rangé et conséquent, il aime bien son travail . . . et aussi son repos. Lorsqu'il quitte les studios après un travail qui l'a fatigué, notre homme n'est pas de ceux qui vont chercher la détente dans les chic boîtes de nuit, les réceptions de grand apparat ou les grands dîners de la "haute". Ce n'est pas qu'il soit snob ou qu'il veuille poser à la Garbo, que non ! . . . C'est tout simplement que tout ce *tra-la-la* le fatigue, le met à la gêne. C'est pourquoi, il n'aime rien autant, pour oublier son travail, qu'un savoureux et substantiel repas à la maison, un bon programme double de cinéma et une reposante nuit de sommeil.

Les traits saillants de sa biographie se lisent comme un pétillant résumé de roman fantaisiste et, aussi, un tantinet humoristique. Les débuts de son aventure cinématographique, à vrai dire, ne renversent rien. Timidement, il avait offert ses services, dans le temps, à une obscure petite compagnie de cinéma. O surprise, il fut accepté ! On lui confia le rôle d'un prospecteur de mines dans un film *western*, et la pellicule l'immortalisa ainsi qu'une longue barbe artificielle. Il fallut trois semaines pour compléter la production en question et, durant tout ce temps, il se mêla si peu à ses camarades de travail que lorsqu'on avait besoin de lui parler on l'appelait "Beaver", à cause de sa barbe, pour la bonne raison qu'on ne savait pas son nom, ce qui fit dire à un courriériste américain que la barbe avait crée une plus grande impression que le personnage !

Vers cette époque, la bonne étoile de MacMurray voulut qu'il échouât, à titre de saxophoniste, dans un petit jazz-band californien qui était en passe de devenir populaire. Toujours aussi timide, ses camarades le baptisèrent du nom de "Rex" Beach, en souvenir de son prédécesseur. Nous venons de faire mention de sa bonne étoile. Voici comment elle opéra : Il était dit que Fred, en premier lieu, acteur de cinéma, reviendrait à cette carrière, même si la musique de jazz semblait devoir exercer ses charmes et ses promesses lucratives auprès de l'élu qui venait de se dérober. Le petit jazz-band en question, le *California Collegians*, pour l'appeler par son nom, eut la bonne fortune de se voir engagé par le *Hollywood Theater* de la Warner. Il va sans dire que le bonheur de MacMurray fut à son comble puisque désormais, il pourrait voir de près ses vedettes préférées, les contempler d'une distance si faible qu'il n'en avait jamais espéré de comparable. En mot, il se trouvait dans le bâtiment . . .

La fortune des *California Collegians* devait les emmener à New-York pour un travail identique, et c'est à plusieurs milliers de milles de distance qu'un agent de cinéma qui venait d'observer notre personnage comprit qu'on pourrait fort bien l'utiliser à titre d'acteur et non pas de musicien, sur la côte californienne. Cette situation paradoxale ne fit qu'augmenter le scepticisme de Fred qui, décidément, n'avait pas grande confiance en lui-même. C'est ainsi que, presque malgré lui, pour ainsi dire, ce jeune homme qui avait laissé le cinéma pour la musique dût, finalement, quitter cette dernière pour retourner à ses premières et ses plus grandes amours.



LÉONE ET SES PETITS LOUPS

Roman d'amour complet

par PIERRE MARIEL

PETITS LOUPS, je vous amène deux « pattes tendres ». Aimez-les bien comme des frères de la jungle. Je compte sur vous tous pour leur apprendre la loi scoute !

Les deux pattes tendres — garçonnets de neuf ans — se serraient contre Léone Marcellin, la cheftaine de cette meute de louveteaux. Dans un geste spontané d'accueil et de protection, elle avait à demi écarté sa grande cape bleue pour envelopper les deux nouveaux dans ses plis. Comme des ailes.

A la voix de leur cheftaine, les louveteaux cessèrent leurs jeux et se tournèrent vers Léone. Immédiatement, une quinzaine de paires d'yeux vifs, des marrons, des noirs, des bleus, dévisagèrent les deux nouveaux venus qui devinrent alors rouges comme des pommes d'api.

Mais leur émoi fut à son comble quand, sur un signe discret de la cheftaine, les petits loups firent le grand salut, celui qui est réservé aux circonstances solennelles. Et n'est-ce point grave événement que d'accueillir deux nouvelles recrues dans la fraternité scoute ?

Un ordre bref de l'un d'eux et, aussitôt, les petits loups se sont accroupis, en demi-cercle, autour de la cheftaine et de ses protégés. Avec leurs index pointés, ils ont simulé deux oreilles de loup, et d'une voix suraiguë, — cette voix de l'enfance qui semble défier la gamme — toute la meute a scandé le cri de ralliement, qui est à lui seul tout un programme :

— *De notre mieux !*

Absolument ahuris, les « pattes tendres » regardaient cet étrange cérémonial. Devaient-ils rire ? Avoir peur ? S'enfuir même ? Léone les sentait qui se serraient de plus en plus contre elle. Cet émoi des premières minutes de la vie scoute, elle n'en ignorait rien. Mais elle le savait excellent pour démontrer aux nouveaux qu'une « meute » n'est pas un groupement comme les autres, sociétés, patronages, récréations. Ces gestes, ces cris, ce langage, contribuaient à les faire pénétrer dans ce monde enchanté, — bâti à la taille et à l'âme de ses petits habitants — qu'est une troupe de louveteaux.

Le louveteau qui avait veillé à la bonne exécution du salut n'était rien moins qu'un grand personnage. Quant à la valeur, s'entend ! Car pour ce qui était de la taille, à douze ans, Georges Lemoine n'en paraissait guère plus de neuf. Avec cela maigre et noiraud, tout en nerfs, comme disent les bonnes gens. Mais il avait tant d'esprit de décision, savait si bien se débrouiller, qu'il en avait tout de suite imposé à ses frères loups.

●

Aussi, dans le minimum de temps, avait-il gravi les échelons de la hiérarchie ; il avait eu droit aux deux étoiles, puis à d'innombrables brevets de capacité, ou *badges*. Et quand il s'était agi de donner un chef à une nouvelle sizaine, ses camarades l'avaient élu par acclamations. Depuis le printemps dernier, il avait même acquis le suprême grade des louveteaux ; *premier sizenier ;* il secondait, toutes proportions gardées, Léone Marcellin. Et celle-ci, bien souvent, avait été surprise de l'étrange, douloureuse maturité d'esprit de cet enfant. Tant il est vrai que la vie des faubourgs, avec beaucoup plus de taloches que de pain, est une rude école.

Le cri de bienvenue était éteint depuis plusieurs secondes, que les deux « pattes tendres » ne se décidaient toujours pas à quitter celle qui, pour eux, n'était pas encore, la cheftaine, mais la *dame*.

S'avéraient-ils plus timides que la moyenne des enfants ? Alors, Léone appela :

— Georges Lemoine !

Le premier sizenier accourut, plein d'importance :

— Georges, reprit la cheftaine, je te confie, à toi, personnellement, ces deux pattes tendres ! Cela te fera huit louveteaux dans ta sizaine ; tant pis, l'arithmétique et le règlement nous le pardonneront. Mais...

— Vous pouvez avoir confiance en moi, cheftaine. Allons, petits loups, suivez-moi !

Les deux novices s'entre-regardèrent. Mais l'ascendant de Georges agissait déjà. Ils suivirent. Dix minutes plus tard, tout embarras les avait quittés.

Maintenant, Léone Marcellin appartenait à *ses* enfants. Et ils le lui firent bien voir. Il n'est pas toujours très commode de « garder en mains » une quinzaine de garçonnets, dans la campagne. Mais que dire alors d'une réunion comme celle-là, le jeudi soir, dans le local de la meute : le « Grand Gîte » ?

De tous côtés, on appelait :

— Cheftaine, est-ce ainsi qu'on fait le nœud de tisserand ?

— Pas, cheftaine, que Mowgli a vraiment existé ?

— Est-ce que je passerai bientôt ma badge de collectionneur, cheftaine ?

— Cheftaine, il y a Robert qui n'est pas venu, parce qu'il garde sa nouvelle petite sœur, chez lui ! Sa maman est à l'hôpital, s'pas !

Et mille appels auxquels Léone répondait toujours avec le même sourire, la même inlassable patience.

Un grave monsieur du Comité Directeur, venant au Grand Gîte en inspection inopinée, aurait peut-être trouvé que, si excellente éducatrice qu'elle fût, Léone manquait un peu de fermeté. Il aurait jugé superficiellement. La cheftaine se faisait toujours obéir... un peu lentement peut-être. Et elle était fière, à juste titre, de la remarquable cohésion de sa meute. Malgré les caractères si différents, les heurts inévitables, les enfants s'aimaient fraternellement. Aucun d'entre eux n'aurait résisté à cette prière :

— Voulez-vous donc me faire de la peine, petits loups ?

Tout en répondant à l'un et à l'autre, en rectifiant un nœud, en recousant un bouton, Léone, du coin de l'œil, observait les nouveaux. Allons, tout allait bien ! Georges Lemoine, une fois de plus, était remarquable.

●

Aux yeux d'un profane, ce « Grand Gîte » n'aurait été qu'un hangar, blanchi à la chaux et meublé, en guise de tables et de chaises, de quelques caisses de bois blanc. Aux murs, exécutés par un artiste ayant plus de bonne volonté que de savoir, des pochoirs figuraient les divers totems des sizaines ; un aigle, un castor, une panthère. Dans un coin, en faisceau, trois fanions reproduisaient ces animaux. Comme la meute était beaucoup plus ingénieuse que riche, quelques papiers huilés remplaçaient des carreaux, victimes de débordants enthousiasmes. Et le poêle de fonte représentait très exactement le prix d'un manteau, dont, l'hiver dernier, Léone s'était aperçue qu'elle n'avait pas du tout besoin.

— Quelque remise désaffectée ! aurait jugé le profane.

Allons donc ! En entrant dans ces quelques verges carrés, les petits loups, d'emblée, pénétraient dans un monde enchanté. Le Grand Gîte, c'était d'abord le « coin » bien à soi, mais surtout le décor de toutes les aventures merveilleuses du *Livre de la Jungle*. La caverne de Bagheera, la bauge de Shere-Kan, l'abri du petit homme Mowgli. Pour un instant, voilà le Grand Gîte redevenu, par ces magiciens de dix ans, la dunette d'un bateau en péril, la grotte au trésor, l'igloo des Esquimaux.

— Petits loups, je vais vous apprendre maintenant quelque chose de très amusant, et que vous ne connaissez pas encore !

Il y eut un relatif silence dans le cercle. Sur un signe de la cheftaine, les petits loups s'étaient assis par terre. Ces

regards attentifs, pleins de tendresse et d'attention, la récompensaient, à chaque fois, de tout son mal. Elle continua :

— Aujourd'hui, nous allons un peu parler des abris : les tentes et ceux que l'on fait en branchages ! Vous savez tous ce qu'est une tente ? Vous avez déjà rencontré des meutes qui en possèdent. Mais il faut commencer par des choses simples, n'est-ce pas ? Comme nous n'avons pas encore de tentes, de vraies, nous allons en faire une, pour apprendre, en papier d'emballage !

— Pas la peine, cheftaine, fit une voix pointue, celle de Roger Brontin.

— Et pourquoi ?

— Parce que nous ne sommes pas prêts d'aller camper, nous autres !

— Veux-tu bien te taire, et laisser parler mademoiselle ! grommela Georges Lemoine.

Mais Léone resta un moment silencieuse. D'une voix changée, elle répondit enfin :

— Nous ne sommes pas maîtres de l'avenir, Roger ! Peut-être qu'un jour, la chance nous sourira, et nous pourrons camper à notre tour ? En attendant, nous faisons tous, selon le cri de guerre : « De notre mieux ! »

Et elle commença ses explications, avec le secours de grands papiers qu'elle sortit d'un coffre. Mais le bel entrain avait été brisé. Au bout de quelques minutes, bien que les petits loups fussent encore attentifs, elle s'arrêta :

— Nous reprendrons cela jeudi prochain. Je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps. Nous allons jouer au kim, maintenant !

Une partie de kim, ce jeu classique des scouts, soulevait toujours un prodigieux enthousiasme. Les louveteaux avaient déjà oublié depuis longtemps l'incident créé par Roger. Seul, Georges Lemoine profita d'un moment de tranquillité pour s'approcher de Léone, la prendre par la main, et lui murmurer à l'oreille :

— Il est bête, Roger. Je n'en veux plus dans ma sizaine !

— Allons, allons, Georges ! Ce n'est pas scout ce que tu dis là ! Au contraire, tu vas être très gentil avec Roger. Il a eu un peu raison, ce garçon, d'ailleurs !

Ce qui ne convainquit point le premier sizainier. Il reprit, le front têtu :

— Qu'il ne s'avise pas de faire l'idiot, dimanche, devant la meute des Gobelins !

— Nous ne sortirons pas avec eux !

— Et pourquoi donc, cheftaine ?

Mais aussitôt Georges Lemoine regretta sa question, car Léone lui répondit d'un ton qui s'efforçait d'être indifférent :

— Parce qu'ils vont camper pendant deux semaines dans la vallée de Chevreuse. Je l'ai appris ce matin par une lettre de leur cheftaine.

— Tant pis pour eux, affirma Georges. Il auront certainement mauvais temps. Ce qu'ils vont s'ennuyer !

Léone ne répondit que par un sourire à cette naïve ruse de l'enfant. Et la vie continua, comme tous les jeudis après-midi, au Grand Gîte des louveteaux Saint-Fargeau.

Léonce Marcellin admirait la résistance de l'enfance. Bien que la chaleur de ce mois de juillet fût accablante, que la menace d'un orage pesât sur Paris, les petits loups n'en continuaient pas moins à jouer avec autant d'entrain. L'uniforme, si seyant, leur donnait à tous un air de famille. Mais pas seulement, hélas ! le béret basque, le chandail vert, et la culotte bleu marine. Mais aussi une même fatigue sur les petits visages, les yeux trop grands, comme fiévreux, ce teint pâle, cette maigreur des poignets qui est comme la marque douloureuse des enfants des faubourgs.

Alors, un paragraphe innocemment cruel de la lettre reçue le matin même ne quittait pas la mémoire de Léone :

« Je suis si contente d'emmener mes petits loups dans la Vallée de Chevreuse ! Quinze jours de camping et c'est, pour eux, le gage d'une bonne santé, de tout l'hiver prochain. Et vous, chère Léone, quand partez-vous ? Avez-vous enfin trouvé le coin rêvé ? »

Le coin rêvé ? Hélas ! c'eût été le chèque rêvé qu'il aurait fallu écrire. Léone souleva ses épaules comme pour se débarrasser d'un fardeau trop pesant. Pour elle, cette fois, à voix basse, mais d'un cœur fervent, elle murmura :

— De notre mieux !

— Je vais vous apprendre, maintenant, une belle chanson, cria-t-elle, de toutes ses forces.

Chanson, jeux du drapeau, cris des bêtes de la forêt, une petite leçon, très courte, sur la politesse. Les heures passèrent avec une vertigineuse rapidité. Si bien que Léone fut aussi surprise que les petits loups, quand sept heures sonnèrent. Après le grand salut, on se quitta, pleins de projets pour dimanche prochain.

— Vous viendrez tous, n'est-ce pas ? Pas d'absents, au moins ! Une journée de bon air, c'est toujours ça !

Et comme les garçonnets s'égaillaient telle une volée de moineaux, Léone n'eut pas à demander aux deux pattes tendres s'ils étaient satisfaits de ce premier contact avec la vie scoute. Ils étaient parmi les plus enthousiastes à répondre :

— A dimanche, cheftaine. A dimanche !

Quand le dernier louveteau eut quitté le Grand Gîte, Léone se sentit soudain baignée dans un silence étrange. La magie des âmes enfantines avait cessé. Il n'y avait plus qu'une remise misérable, quelques peintures naïves, des caisses d'emballage, et au milieu de tout cela, une jeune fille de vingt-deux ans qui se sentait seule, seule infiniment, le cœur lourd et la tête bourdonnante, après s'être dépensée sans compter.

Avec des gestes machinaux, Léone rangea le local de réunion. Mais ses gestes étaient las, sans entrain. Il lui sembla qu'elle quittait le meilleur d'elle-même en fermant la porte du Grand Gîte à double tour. Trois étages la séparaient seulement de son petit appartement. Jamais les marches ne lui avaient paru aussi pénibles à monter.

CHAPITRE II

Toujours, ces réunions du jeudi midi fatiguaient plus encore Léone Marcellin que les grandes sorties du dimanche, en plein air. Aussi, rentrée chez elle, n'avait-elle le courage, avant de se coucher, que de se préparer une tasse de thé qu'elle buvait en grignotant quelques gâteaux.

Mais, cette fois, elle ne s'attarda même pas à cette ombre de repas. Elle se laissa tomber sur son divan, principal meuble du studio, et attendit.

Quoi donc ? Elle-même eût été bien incapable de le préciser. Que le battement précipité de ses tempes fût un peu calmé ? Que la vague de chaleur moite s'atténuât ? Qu'un peu plus de gaîté refleurît en son âme ? Car la loi scoute dite : « Le louveteau chante dans les difficultés ».

Oui, c'est cela, sourire, chanter, être joyeuse... Magnifique programme, n'est-ce pas ? Mais, voilà, malgré tous ses efforts, Léone ne parvint même pas à esquisser un pauvre sourire. Et l'impression d'être, cette fois, inférieure à soi-même, ne fit que d'accroître sa détresse.

— Comme je suis lasse, ce soir ? essaya-t-elle de s'excuser.

Mais elle n'aurait pas su préciser si c'était son corps ou son cœur qui étaient si lourds.

Encore si elle avait été entourée de présences affectueuses ? Plus de petits loups dansant la sarabande autour d'elle. Et les objets même avec lesquels elle vivait ne parvenaient pas à être, vraiment, ses amis. En vain, laissait-elle son regard errer sur le décor familier. Pas de meubles, beaucoup de livres ; à défaut de luxe, une propreté rigoureuse. Ce qui serait sans doute parvenu à être charmant en d'autres lieux. Mais les deux pièces étaient microscopiques, sombres, vieillottes. Quelque chose comme une loge de concierge égarée dans un troisième étage. Le plus beau sacrifice, en vérité, que Léone faisait à ses protégés. Car la propriétaire n'avait consenti à la location du Grand Gîte que parce que la cheftaine avait accepté de louer ce logement dont personne, depuis des années, n'avait voulu.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?

Celle du logis pesait sur Léone comme une présence mesquine. Les bruits impurs de la rue, de la cour montaient vers elle : fracas des autobus, hurlement d'un radio., dispute d'un ménage. Avec une épaisse odeur de cuisine, d'air surchauffé. Pas un souffle d'air pur, pas une échappée sur un horizon serein et digne.

En vain, pour se soustraire à l'ambiance, pour se réfugier en elle-même Léone Marcellin avait-elle clos ses paupières. L'apaisement ne venait point. C'était plus que laid, tout cela. Médiocre, surtout !

Mais elle avait honte de cette plainte, qu'habituellement elle réprimait avec tant de vigueur. Comment osait-elle récriminer sur son sort, alors que les sizainiers, conduits ici même en quelque circonstance solennelle, s'étaient écriés, d'une même voix :

Non, point de formule de vaine politesse, dont d'ailleurs des enfants seraient incapables.

Mais elle comprenait si bien. Au cours des quelques visites rendues aux parents des petits loups, que de taudis sordides avait-elle découverts !

Alors, pourquoi ce découragement, cette tristesse ?

— Je ne suis donc pas faite comme les autres ? se demandait mélancoliquement Léone.

Car, cet ennui, cette chape de plomb tombant sur ses frêles épaules, s'accentuait de jour en jour... depuis qu'elle était en vacances.

Dans la pension privée où elle était surveillante, de quelle joie les fillettes avaient-elles salué le départ en vacances ! Quelles ruées après les prix ! Bonheur fiévreux auquel les maîtresses non plus n'échappaient point. Dans les ultimes conversations, les noms des plages et des villes d'eaux, de toutes les provinces de France, revenaient comme des leitmotive. Seul, le silence de Léone dans tout ce joyeux vacarme, étonnait.

Aurait étonné plutôt. Car la joie rend égoïste. Et qui, au vrai, se souciait de Mlle Marcellin, dans la *Pension Fronchet*. Elle ne tenait rien tant qu'à passer inaperçue, le plus possible... et elle y réussissait parfaitement.

On savait seulement qu'elle était orpheline et que la mort de son père s'était accompagnée d'une débâcle pécuniaire. Ses études avaient été interrompues au milieu de la préparation d'une licence, ce qui la cantonnait dans les rangs inférieurs de l'enseignement.

Peut-être était-elle jolie ? Mais qui s'en souciait puisqu'elle même n'y prenait pas garde !

Pour ses collègues, Léone ne se distinguait que par sa « manie » : ses louveteaux. Au début, elle avait essayé de faire partager aux autres maîtresses et surveillantes sa foi scoute. Mais elle n'avait recueilli que sourires, certains indulgents, d'autres acerbes.

Encore, à la *Pension Fronchet*, cela passait, à peu près. Les filles sont douces, on le sait. Et les petites élèves venaient des quartiers aristocratiques de Paris. Tandis que les petits loups de Léone — quelle horreur ! — elle les avait choisis tout exprès dans les faubourgs de l'est parisien.

— Vous feriez peut-être mieux, mademoiselle Marcellin, de préparer votre certificat d'aptitude pédagogique. Enfin, cela vous regarde, n'est-ce pas ? avait dit un jour Mlle la directrice.

— Pour conclure, d'ailleurs :

— Pourvu que vous ne nous rameniez pas de parasites !

Léone avait vite compris. L'hostilité de ses collègues, de la directrice l'avait cantonnée dans un mutisme plus profond encore.

Mais d'être secrète, sa tendresse pour les petits loups n'en était que plus profonde.

Quand, en ses années adolescentes, on a connu les deuils et les déceptions avec une impitoyable objectivité ? Le mariage! Il n'y fallait même pas songer. Car Léone ne pouvait pas envisager le mariage sans l'amour. Et l'amour ?

A ce seul mot, Léone haussait les épaules. Est-ce qu'on aime une petite surveillante d'internat, insignifiante, sans relations, qui ne sait ni s'habiller, ni rire, ni être « comme les autres ? » Elle restait confinée dans sa solitude et dans son orgueil aussi. Vivre seule ? Tel était son destin.

Tant pis... ou tant mieux! Certaines leçon portent... à jamais ! Léone — mais à quoi bon remâcher de vieux souvenirs — avait été fiancée, en des temps lointains, quand elle était riche et heureuse. Mais l'amour du fiancé n'avait pas résisté à la débâcle. Alors, depuis, n'est-ce pas ?

Tout cela, sans le moindre regret. Car ce n'était pas une larme, cette perle liquide que Léone venait d'écraser sur sa joue... Ses yeux étaient fatigués, tout simplement.

Mais très vite, Léone se reprit.

D'un bond, elle se leva du divan et se mit à arpenter la pièce, honteuse de s'être abandonnée à cette inutile et dangereuse rêverie, à ce « vague à l'âme ».

— Cheftaine ? Une idée de Cheftaine, répétait-elle.

Est-ce que son impuissance à arracher ses enfants à l'ambiance torride de Paris n'était pas à la base de son état d'esprit ? Ce qui l'avait séduite dans le scoutisme, à l'encontre des autres groupements d'enfants, c'était cet appel à la vie naturelle, cette échappée hors du médiocre de l'existence quotidienne. Une féerie, un grand jeu auquel, à son tour, elle se laissait prendre. Mais un jeu qui demandait le décor de la campagne, les promenades aux environs de Paris, dans les bois à boîtes de conserves de Clamart ou de Fausses-Reposes n'en étaient que les préparations... ou la parodie.

Comme il avait eu raison, Roger ! Comme toutes les petits faces pâles disaient éloquemment que l'été parisien pesait trop lourdement sur ses épaules chétives !

Les autres cheftaines partaient, toutes. Mais la troupe Saint-Fargeau n'était pas seulement une meute nouvelle. C'était aussi une des plus pauvres. Le vague Comité que Léone avait réuni à grand'peine, lui dispensait de rares encouragements... verbaux, mais point de fonds. Les cotisations des enfants ne rentraient pas, et Léone n'osait même pas en parler. Quand au «trésor» de la troupe, il avait disparu le jour même où Léone avait retiré de la Caisse d'Epargne ses économies.

Il y avait bien là — dernier espoir et suprême pensée — quelques billets dans une enveloppe, sous les draps, dans l'armoire. Mais la réserve de Léone était insuffisante pour payer le campement de quinze garçons, auquel le grand air aurait donné un appétit de loups, de petits loups ! D'ailleurs où trouver l'emplacement du camp ? Le matériel nécessaire ?

Pour assurer quelques semaines de vacances à sa meute, la timide Léone se sentait capable de toutes les audaces. Aller « taper » un généreux mécène, par exemple. Encore aurait-il fallu connaître un mécène. Le quartier Saint-Fargeau n'en cède pas beaucoup hélas! Et pour cause...

— Tant pis ! Rien à faire !... J'ai fait de mon mieux, d'ailleurs ! Alors ?...

Mais une conscience comme celle de Léone n'abdique point. Elle avait fait de son mieux ! Il eût fallu tenter plus, se disait-elle.

Ah ! elle n'avait pas changé, depuis sa prime enfance... Cette crise morale qui la bouleversait maintenant, n'était-elle pas semblable à ses révoltes d'enfant, quand, la première à quelque composition, elle se reprochait amèrement d'avoir un 15 au lieu d'un 19. Elle voyait encore sa meilleure camarade, Rose Charleval, qui lui disait.

— Tu as tort de t'en faire, ma chérie! Moi, je trouve que la vie est belle... ce qui ne m'empêche pas d'avoir été encore avant-dernière à cette composition !

Rose Charleval ? Ce nom, et plus encore le frais visage qu'il évoquait, mirent une bouffée d'air pur dans l'obscur logement. Rose : la bonne camarade, toujours enjouée, turbulente comme un garçon. La seule qui avait trouvé des paroles consolantes au moment du grand deuil de Léone. Qui avait su — miracle en notre temps — mettre sa vie d'accord avec ses principes.

Pour éviter à sa hantise, Léone se raccrocha aux souvenirs de Rose. L'évocation lui était douce, infiniment. Rappel des heures sans soucis, des grands projets de lycéenne, des premiers émois, des premiers livres lus dans le même enthousiasme.

Loin d'être riche, n'ayant aucune prétention à la beauté, Rose s'était juré, sitôt ses études achevées, de quitter Paris et d'aller vivre dans le petit domaine de ses parents, à Nanteuil, en Beauvaisis.

— J'y jouerai à la fermière, avait-elle coutume de dire.

Et quand on la grondait pour sa paresse qui n'était, en réalité, qu'une exquise fantaisie, elle répliquait :

— J'en saurai toujours assez pour épater mes vaches et mes canards !

Puis, il y avait eu cette tourmente dont Léone était sortie grisée. Les deux amies qui s'étaient juré éternelle affection, se trouvèrent séparées. Il y eut bien des lettres, mais de plus en plus espacées. Les appels de Rose suppliant son amie de venir la voir se firent de moins en moins pressants. Mais Léone redoutait de remuer, auprès de son ancienne condisciple, tant de cendres éteintes. Elle ne vint jamais à Nanteuil. Maintenant, on s'envoyait une lettre au début de l'année. Quelques lignes banales. Un « faire-part », dit amèrement Léone, en recevant la réponse de Rose. cette année.

•

La cheftaine en était là de ses souvenirs, quand, soudain, son visage s'empourpra :

— Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? s'écria-t-elle.

Rose... la campagne... mes petits loups ? L'association d'idées n'était-elle pas providentielle ? Rose, toujours, avait été ingénieuse et bonne. Pourquoi ne trouverait-elle pas un moyen de faire héberger, dans son village, avec le minimum de frais, les quinze garçons ? Peut-être même chez elle, bien que le domaine fût bien modeste. Et l'imagination de Léone de travailler. Le merveilleux optimisme que, malgré qu'on en ait, on ne peut jamais perdre, à vingt ans, reprenait le dessus. Elle voyait déjà les louveteaux s'ébattant en pleine nature, revenir avec de bonnes joues... surtout André Michon, si chétif. Et Louis Tisserand et tous les autres...

Une lettre à Rose, et...

Mais une saute de vent éteignit le feu de paille. Le bel enthousiasme tomba aussi vite qu'il était monté. Assite devant

son secrétaire, Léone prit sa tête dans ses mains :

— Impossible !

Pour que sa pensée, d'être exprimée tout haute, fût plus convaincante, elle reprit :

— Je n'ai pas revu Rose depuis quatre ans. Je ne puis tout de même pas lui imposer cette corvée ! Au reste, me répondrait-elle seulement ?

Aussi, allait-elle quitter le bureau quand elle partit d'un rire amer :

— Ce n'est pas très scoute, conclut-elle.

Pas très scoute ? De se leurrer soi-même. De ne pas s'avouer, tout de suite, que ni la civilité, ni le souci de gêner Rose n'étaient en jeu. Mais une bouffée de respect humain. Revoir Rose, c'était lui montrer en quelle médiocrité son ancienne compagne était tombée ! C'était lui dire implicitement sa détresse morale .C'était . . .

Mais le petit poing nerveux de Léone frappa sur la tablette :

— C'est rendre un rude service à tous mes petits gars !

Alors le reste, c'est-à-dire elle-même, n'est-ce pas ?. . . . D'une main ferme, qui ne tremblait pas, tout d'une traite, Léone Marcellin écrivit à son amie de lycée :

Ma chère Rose,

J'ai un peu honte de ne me rappeler à ton souvenir que pour te demander un service. Mais si, depuis quelques années, mes lettres ont été brèves et banales, n'en accuse pas mon affection qui ne saurait défaillir, mais les soucis et la tristesse d'une existence pénible.

C'est, avec confiance, un grand, très grand service que je te demande. Je suis, te l'ai-je déjà dit, cheftaine d'une meute de louveteaux. De braves petits gars, pauvres, de huit à onze ans, qui mettent en moi toute leur confiance, qui m'ont emprisonnée dans leur affection despotique et qui, pour le moment, s'étiolent à Paris. Tu sais que les louveteaux campent, pendant une quinzaine, chaque année. Les miens, cette année, ne le pourront pas, à moins d'un miracle. La caisse est vide . . .

Mais ce miracle, c'est de toi, mon amie, que je l'attends. N'y aurait-il pas, dans ton village, un fermier qui nous prêterait une grange ? Qui nous consentirait des prix spéciaux pour les denrées, beurre, œufs et lait surtout ? Je sais bien que les enfants de Paris ne peuvent guère rendre de services à la campagne. Mais les miens sont si gentils, ont tant de bonne volonté ! On pourrait les utiliser quelques heures chaque jour aux menues besognes d'une ferme, en échange du logis et de quelques vivres.

Pour le reste nous nous débrouillerons toujours . . .

Je ne t'en dis pas plus, ma chère Rose. De tout mon cœur, un grand merci. Toutes mes pensées affectueuses sont auprès de toi et le seront toujours.

Léone Marcellin.

Sitôt écrite, la lettre fut descendue à la poste. Avec une hâte fébrile.

— Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? se disait la scrupuleuse cheftaine.

Deux jours plus tard, elle recevait la réponse. Laconique d'ailleurs.

Ma chère amie,

Tes petits loups seront les bienvenus chez moi. Une grange les attend. A défaut de luxe, ils auront au moins le bon air. Quant à leurs capacités agricoles... laisse-moi rire. Ils joueront toute la journée. Cela vaudra mieux pour leur santé, et pour l'estime que les ruraux leur garderont. Je leur aurai, pour les vivres, des prix défiant toute concurrence. Et mes amis, les châtelains du pays que j'ai intéressés à tes protégés, me prient de t'envoyer un billet qui paiera les frais de voyage, et le matériel de campement dont vous avez sans doute besoin.

Je me réjouis de te voir, de retrouver la Léone de mon enfance. Pourvu qu'elle ne me trouve pas trop changée! Je sais bien, moi, qu'elle est toujours aussi sérieuse et affectueuse.

Mille baisers,

ROSE CHARLEVAL.

Un billet de mille francs était joint à la lettre.

•

— Cheftaine regardez, là-bas, des chevaux qui promènent un moulin-à-vent !

— Nigaud ! Ce n'est pas un moulin, mais une moissonneuse-lieuse. Cette machine remplace la faux maintenant.

— Oh ! cheftaine, là-bas, des vaches noires ! Est-ce qu'elles mordent, celles-là ?

— Les vaches ne mordent pas, mais elles donnent des coups de corne aux louveteaux qui essayent de les ennuyer.

— Cheftaine, est-ce qu'on pourra pêcher à Nanteuil ?

— Dans la cave du château, ne croyez-vous pas qu'on découvrira un trésor ?

— Cheftaine, est-ce que je trouverai un petit lapin à ramener chez moi ?

Les deux compartiments, occupés exclusivement par les petits loups, bruissaient comme une volière. Un peu étourdie par les questions continuelles, les plus saugrenues, Léone essaya de protester, pour la forme :

— Mais si je vous dis tout maintenant, vous n'aurez plus rien à apprendre à Nanteuil !

— Cheftaine, est-ce que c'est loin de Paris, Nanteuil ?

— A soixante kilomètres environ.

— Est-ce que les habitants...

Mais elle interrompit Pierre Marchand :

— Nous allons chanter une nouvelle fois la belle chanson que je vous ai apprise. Ce soir au feu de camp...

— Oui, pour cette mademoiselle Rose qui a été si gentille, fit Jean-Marie.

— Et aussi, répliqua Léone, pour les châtelains qui ont offert le voyage... et bien d'autres choses.

Pour un temps, les petits loups abandonnèrent les portières. Cette grande banlieue parisienne, si médiocre pourtant, prenait à leurs yeux éblouis tous les charmes de la Terre Promise. Jamais ils n'avaient chanté d'un tel cœur, ajustant leurs voix aiguës, le refrain des scouts :

Tout en marchant, marchant, marchant
Par les voies et par les champs,
Observant les traces,
Le vol des oiseaux qui passent,
Et d'où vient le vent
Et les couleurs du couchant.

C'était un peu de répit pour Léone. Cependant, elle encourageait les chanteurs, quand Georges Lemoine lui dit à mi-voix :

— Je vais m'en occuper, mademoiselle. Vous devez être tellement fatiguée, vous !

Cette attention, sur des lèvres de douze ans, toucha profondément Léone. Elle ne se penchait jamais sur cette jeune âme sans un fugitif émoi. Tant de maturité, déjà ! Que de misère, de muette douleur devait représenter cette expérience de la vie ! Jamais, pourtant, une plainte, même une confidence n'avaient échappé à Georges Lemoine. Aussi se surprenait-elle à lui répondre comme à un homme.

— Je suis tellement heureuse, Georges, que je ne veux pas m'apercevoir que je suis fatiguée. Tu vois, cette veine inouïe ne rend pas seulement service à tes petits camarades, mais à moi-même. Elle m'a rendu confiance en la vie. Il y a encore, donc, des coups de chance et des gens charitables. Cela fait du bien, tu sais !

— Le bien que vous nous faites, cheftaine.

Mais le premier sizainier baissa légèrement la tête. Il avait la pudeur de ses sentiments. Ce fut bien plus pour détourner la conversation que pour suivre sa propre pensée qu'il reprit, après quelques secondes de silence :

— Je m'arrangerai pour que le camp soit de vraies vacances pour vous aussi, cheftaine. Ils se tiendront sages, allez. C'est moi qui vous le promets. Au début, ce ne sera peut-être pas très facile ; sur quinze petits loups, il y en a au moins la moitié qui ignore la campagne, la vraie. Et puis...

Le front soudain soucieux, Georges Lemoine se tut. Mais Léone avait deviné :

— Tes « pattes-tendres » ?

— Avec Michel Leroy, ça va très bien. Mais Jean-Marie Birard...

— Il est bien doux, pourtant !

— Oh ! oui, mademoiselle, comme une fille.

Et l'on sentait ce que ce mot de *fille* exprimait de mépris.

— Il ne court jamais. Il a peur d'avoir chaud, d'avoir froid. Pour le moindre bobo, il pleure... Ça, un louveteau !

— Il faut être patient, Georges.

— Ah ! Si, comme moi...

Mais il n'acheva pas sa pensée. Au reste, Léone n'eut pas le temps de l'interroger. Le train, dans un grand halètement, ralentissait. La cheftaine consulta son indicateur.

— Allons, petits loups, branle-bas ! Nous arrivons dans cinq minutes à Nanteuil !

Dans les deux compartiments, ce fut alors un beau tohu-bohu !

— Mon sac !

— Mon bâton !

— Cheftaine, où est mon béret ?

— La courroie de ma gourde qui se casse !

Mais, aidée de ses sizainiers, Léone Marcellin s'affairait. La meute était prête quand les premiers écriteaux de la gare furent visibles.

— Nanteuil ! Nanteuil-en-Beauvaisis !

Les croisés arrivant devant la ville sainte ne durent pas crier : Jérusalem ! Jérusalem ! avec un cœur plus fervent.

•

A Nanteuil-en-Beauvaisis, sans doute, n'avait-on jamais vu de petits loups. Car l'arrivée, dans la gare, d'Akela, la mère-louve du Livre de la Jungle et de ses *vrais* louveteaux, n'aurait pas soulevé plus de surprise que le débarquement de Léone et de ses protégés. La factrice en laissa tomber un de ses sacs de toile bise ; le chef de gare décompta les voyageurs d'un œil soupçonneux ; un gamin du pays se mit un doigt dans le nez et, de ce fait, récolta une taloche.

— Allons, vous n'avez rien oublié ? Tout va bien ? Premier sizainier, nous sommes prêts ?

Ce ne fut pas Georges qui répondit. Léone était déjà saisie par le bras. Une fraîche jeune fille, vêtue de clair, s'écriait :

— Mais ce sont des amours, ces petits loups ! Et toi aussi, ma grande...

— Rose ! D'abord, merci...

— Chut ! chut ! Dis-moi plutôt si l'on peut encore embrasser son amie sans nuire à son autorité ?

Pour toute réponse, la cheftaine se jeta dans les bras de son amie de lycée. Les louveteaux, bouche bée, regardaient cette jeune dame, si joliment habillée, l'amie de la cheftaine, et tout son opposé.

Car Rose Charleval évoquait quelque divinité agreste. Sa chair avait le chaud reflet des moissons. Dans sa marche il y avait de la danse, et dans sa voix aux notes graves, passaient, par instants, des sons de gorge comme des roucoulements. Elle était heureuse de vivre. Le monde entier accueillait sa beauté brune, et la rondeur poupine des joues, du menton court, corrigeait ce que les yeux noirs, brûlants, auraient eu de farouche.

Devant cette apparition, Léone restait comme étourdie. En quatre ans !... Quelle transformation ! Sans doute était-ce bien Rose qui était devant elle, une Rose dont les traits n'avaient guère changé. Mais pourtant il lui fallait faire un effort pour la reconnaître. De ce beau corps se dégageait une nouvelle ambiance. La lycéenne, aux gestes heurtés, vêtue sans élégance, et le visage toujours contracté était devenue cette belle jeune fille, équilibrée, saine, joyeuse.

Tandis que les petits loups quittaient la gare, Léone dit à son amie, affectueusement :

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu es heureuse !

— De te revoir, ma grande...

A juste titre, le règlement scout interdit aux louveteaux ce qui peut évoquer le bataillon scolaire. Par petits groupes de sizaines, les garçons avançaient donc, au caprice du chemin. En silence. Un silence qui n'avait pas été ordonné par la cheftaine, mais qui résultait de leur étonnement quasi religieux.

A la campagne ! ils étaient à la campagne ! Dans le train, encore, ils n'avaient fait que de le voir, ce Paradis Terrestre. Maintenant, ils y étaient ! Aucun doute n'était possible. Le rêve magnifique, un peu fou s'était réalisé. Plus de rues bruyantes et sordides. Le chant des oiseaux au lieu des pétarades des autobus. Du vert, du bleu plein les yeux. Un air vif et caressant, vibrant de senteurs fraîches. Il y a dans chaque enfant un poète qui s'ignore. Et ne valait-elle point tous les hymnes du monde, cette réflexion du petit Maurice Berge ?

Le benjamin de la troupe, familièrement, avait pris Rose Charleval par la main.

— C'est beau ! fit-il en poussant un gros soupir.

— Tu as fait seize heureux, reprit à mi-voix, Léone Marcellin.

Mais, décidément, la jeune fille n'avait pas le goût des compliments. Elle reprit avec vivacité :

— Au moins tes petits loups seront bien logés. Une bonne grange, à la fois aérée et à l'abri des vents-coulis. De la paille en quantité. Pour toi, ma chérie, une bonne chambre, un peu rustique, peut-être. Mais enfin !

Léone allait répondre qu'elle partagerait le campement de sa meute. Mais au détour du chemin creux, un nouveau spectacle lui arracha un cri de surprise et d'admiration. Quelques pas encore, et le manoir de Nanteuil se détacha de la double allée de tilleuls qui l'annonçait.

— La belle maison ! cria un louveteau.

— On ne dit pas une maison, rectifia Georges, mais un château !

— Qu'il doit faire bon vivre ici ! admira Léone.

De fait, connaît-on un style mieux adapté au génie français, — mesure, délicatesse, clarté — que le Louis XIII ? Le manoir de Nanteuil est bâti selon les meilleurs canons du XVIIe à ses débuts. Une harmonie de briques rouges et de pierres blanches. De grandes baies coupées par des multiples petits carreaux et un toit pointu, hérissé de tours et d'échauguettes rachetant ce que l'ensemble aurait, sans lui, d'un peu monotone. Si juste en ses proportions était le château qu'on ne s'apercevait point qu'il était assez petit. Et les arbres séculaires qui l'entouraient, le tapis vert, les douves achevaient un ensemble qui aurait touché les pires béotiens.

— Ils en ont de la chance, tes amis les châtelains, d'habiter ici. Le malheur ne doit pas oser s'attaquer à une pareille demeure.

Mais Rose ne répondait que d'un sourire.

— Vite, Rose, indique-moi l'emplacement du camp. Tandis que mes petits reposeront un peu, j'irai remercier ces gens si exquisement généreux. Pense ! Ce gros billet dans notre caisse vide . . .

Rose ne répondait toujours pas. Car on ne peut appeler répondre un vague haussement d'épaules. Mais d'un signe, elle avait indiqué à la meute, au lieu de la grand'route, un chemin de traverse, en plein champ, qui se dirigeait vers le château.

— Ce sont tes voisins? demanda Léone.

Alors son amie la prit par le bras, et la retint un peu à l'écart de la troupe. Une exquise rougeur perçait sous le hâle de son teint. Son embarras contrastait tellement avec son enjouement de tout à l'heure, qu'avant même qu'elle parlât, Rose reçut un coup au cœur.

— Ecoute, ma petite Léone, j'ai quelque chose de très difficile à t'avouer. Enfin, tu me comprendras certainement. Ce château...

— Parle! parle! s'écria Rose qui commençait à s'attendre au pire, et voyait déjà le campement compromis.

Cette attitude soudaine de Rose? Parbleu! C'était trop beau jusque-là!

— Parle donc! reprit-elle avec une sorte de désespoir.

— Eh bien voilà! C'est au château que tes petits loups vivront. Parce que ce château... il est à moi!

— A toi? répéta Léone abasourdie, et qui s'attendait à tout, même au pire, mais pas à cette révélation.

— Oui, voilà, répliquait très vite Rose. J'avais la châtelaine de Nanteuil comme marraine. Elle m'avait prise en affection. Elle est morte, il y a deux ans. J'ai hérité.

— Mais alors, le billet de mille?...

Rose baissa la tête comme si son amie l'avait convaincue d'une faute. Etranglée d'émoi, la cheftaine ne trouva pas de mots. Mais, à la briser, elle serra la main de son amie. Comme soulagée de cette confession, Rose reprenait:

— Je ne t'en avais rien dit. On n'affiche pas sa fortune dans une lettre. J'aurais paru un peu ridicule. Mais si tu avais accepté mes invitations, tu l'aurais su. Je croyais que tu me boudais. Ah! comme ta lettre m'a fait du bien! Tu te souvenais de Rose Charleval... J'ai bien réfléchi. Mais te connaissant, j'aurais craint, en te disant la vérité, de de voir refuser mon hospitalité. Tandis que maintenant, mère-louve est prise au piège!

CHAPITRE IV

Non seulement Léone, mais les petits loups s'étaient attendus à un campement sommaire, à la « bonne franquette ». Tout le contraire, en vérité, de la magnifique installation organisée minutieusement par Rose Charleval, à leur intention. Une grange, certes, et de la paille. Mais une de ces granges de « mesnil », bâties comme des chapelles, et fleurant toujours le foin sec. Tous les interstices avaient été soigneusement bouchés. De grandes toiles doublaient la porte de chêne à double vantail. Et les bottes de seigle ne servaient qu'à rendre plus moelleux l'alignement de matelas, posés à terre, que la châtelaine était allée louer à Beauvais. Dans un bâtiment, une cuisinière — oh! luxe! — avait été installée. Le cellier regorgeait de tous les produits de la campagne.

Devant une telle accumulation de richesses, les enfants restaient bouche bée, sages soudain, ne trouvant même plus le désir de s'égailler dans le parc, malgré Rose qui leur répétait inlassablement:

— Vous êtes chez vous, petits loups. Faites tout ce que vous voudrez.

— Oui, tout, rectifia Léone, sauf des sottises, n'est-ce pas!

Mais le premier sizainier veillait! Comme le chien de garde autour de son troupeau. Pour en douter, il n'aurait pas fallu le voir qui avait l'œil à tout, prenant déjà ses dispositions, et commandant avec une autorité de vieux « sous-off »:

— Maintenant, les amis, corvée de patates!

Si bien que, rassurée sur ses protégés, Léone céda aux instances de son amie. Qu'elle abandonne un petit moment sa meute. Rien ne peut lui arriver de fâcheux dans ce grand domaine clos. Et puis Georges veille, n'est-ce pas?

Et il sera si bon de se retrouver un peu seules, toutes deux, d'évoquer le passé, si proche, et si lointain déjà!...

— D'abord, Léone, il faut que je te montre ta chambre.

— Tu es un amour, Rose... mais c'est impossible: *ma* chambre. Crois-tu que je vais laisser tous seuls, la nuit, mes petits loups? Ils auraient peur...

— Et toi, bien plus encore, rectifia Rose, qui reprit, d'ailleurs:

« Alors, ne disons plus ta chambre. mais ton studio, ton salon de repos. Un coin enfin où tu pourras être un peu tranquille, parce qu'ils sont amour... ces enfants... mais tout de même, parfois, sans doute un peu bruyants?

Dans un sourire, Léone en convint. Docilement, elle suivit donc son amie.

Des vieilles demeures, quand on en respecte les aîtres, se dégage, ne trouvez-vous point, un parfum? Comme une bouffée de passé. Odeur des bois cirés, des vieilles étoffes et aussi des senteurs d'autrefois, comme la bergamote ou le tabac d'Espagne.

Et les bruits aussi n'y sont point comme dans les banales maisons d'aujourd'hui. Craquements des vieux meubles, tic tac des horloges, pétillement des bûches dans l'âtre. Une vie mystérieuse, mais accueillante, sereine, circule entre les pierres centenaires. Tout vit, ici. Tout parle à l'âme qui sait encore écouter.

Cette ambiance, Léone la ressentait, en traversant les salles immenses, les vastes couloirs, en gravissant les hauts degrés. D'instinct, elle atténuait ses pas.

A la dérobée, elle découvrait une Rose nouvelle. Par quel miracle, sa jeunesse, tout à l'heure exubérante, ne jurait-elle point avec ce décor un peu solennel?

Mais non, sans la moindre affectation, Rose Charleval, en ce manoir, était vraiment chez elle. Ces meubles anciens, ces vieilles pierres, et jusqu'aux souvenirs des habitants disparus, tout la saluait ici, comme la vraie maîtresse du logis.

A la gare, pendant le trajet, Léone n'avait pas tout à fait compris son amie. Elle sentait bien que quelque chose d'elle, la principale, peut-être, lui restait caché. Tandis que dans le château, elle retrouvait tout à fait Rose. Celle-ci apparaissait dans une ambiance exacte.

Elles arrivèrent dans une des ailes du manoir, et montèrent un étage. Rose avait précédé son amie de quelques pas.

(Lire la suite page 27)

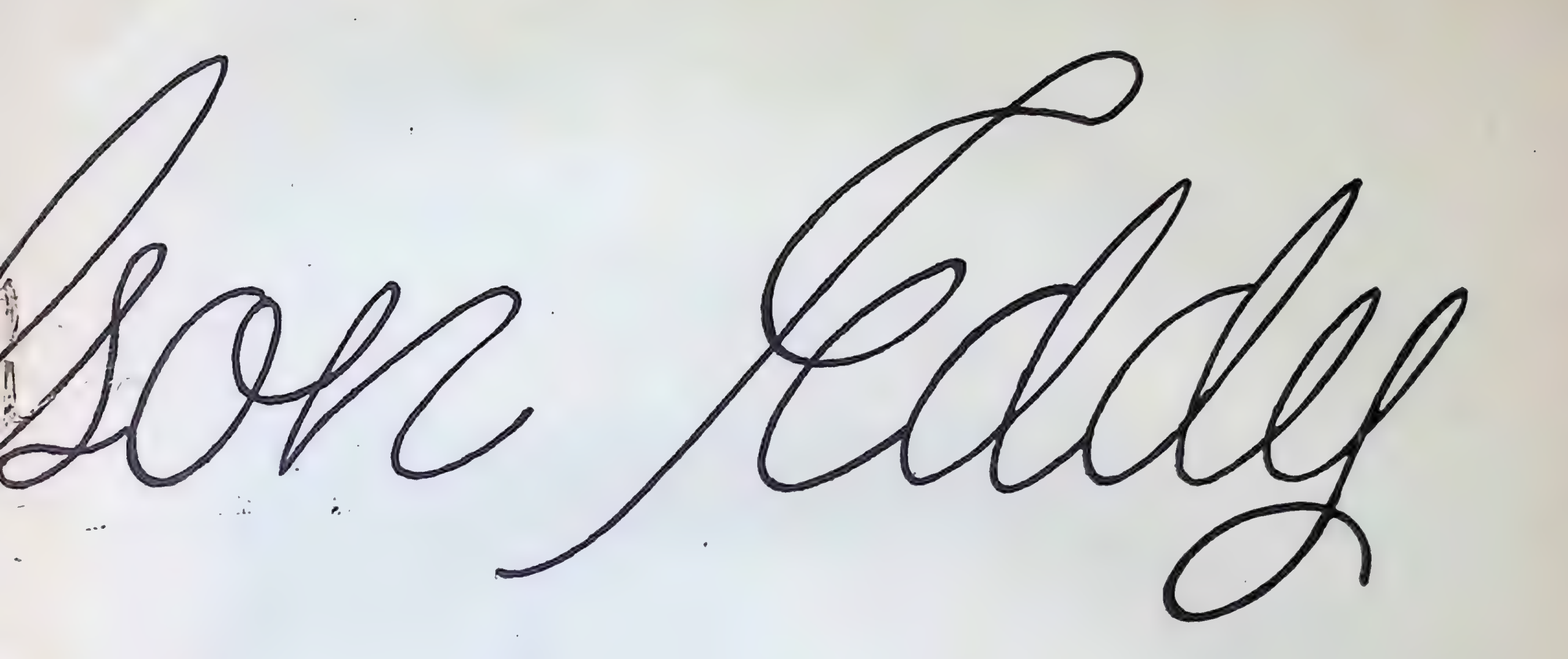


Avant sa
naturalisation,
l'excellente artiste
Ilona Massey, aux yeux
des autorités américaines, se
trouvait de nationalité hongroise.
Or on sait que par mesure de guerre, on avait "gelé" les capitaux des pays occupés par les Nazis ou satellites de l'Axe. Conséquemment, la belle Ilona qui, comme aujourd'hui, touchait de respectables cachets se trouvait, en vertu de ce décret américain, à faire des économies forcées puisque son argent était mis sous séquestre jusqu'à éclaircissement de son status vis-à-vis de l'immigration. Alors très riche, Miss Massey devait se résoudre à vivre dans la plus stricte économie, ce qui constituait un véritable paradoxe dans son cas. Mais il ne fait pas de doute que la délicieuse artiste sut s'accomoder de la situation, elle qui avait été témoin de l'effroyable révolution qui déchira son pays après la première grande guerre. Ilona doit éprouver une vive sympathie à l'endroit des pays sous occupation car, quoique enfant, à l'époque, elle n'a pu oublier les horreurs de la famine dont sa patrie d'origine fut témoin après cette même guerre qui lui avait imposé tant de sacrifices et de privations.



Ses Violons d'Ingres

par GASPAR ST-ONGE



LA POPULARITÉ de Nelson Eddy est loin d'être à la baisse. Le grand succès qu'il remportait dernièrement dans "Le Fantôme de l'Opéra" — son plus grand, peut-être — le remet plus que jamais en vedette.

Nelson Eddy, assurément, peut se vanter d'avoir été gâté par les dieux ; il a vraiment tout pour réussir : la voix, l'aspect physique, le jeu de scène, le maintien ainsi qu'un charme irrésistible qui ne manque jamais de s'exercer sur les auditoires les plus difficiles, les plus exigeants...

Indiscutablement, c'est que ce sympathique artiste lyrique est arrivé au bon moment ! Bien avant qu'il fût connu des cinéphiles, puisque le domaine du cinéma ne pouvait lui être favorable avant que ce dernier ne devînt parlant, Nelson Eddy qui est né en 1901 à Providence, R.I., avait montré, dès son enfance, des aptitudes pour le chant. Il fut d'abord choriste à l'Eglise St. Stephen, puis soliste aux Grace Church et All Saints' Church.

A la sortie du collège, Nelson, toutefois, dût occuper divers emplois, poursuivant ses études de chant sous la direction de onze professeurs différents, avant d'apprendre finalement la méthode de William W. Vilonat qu'il considéra comme merveilleuse. C'est en 1922, dans la comédie musicale : "The Marriage Tax", interprétant le rôle du roi de Grèce, qu'il fit ses débuts. Le succès fut immédiat. Il fit ensuite partie de groupes d'acteurs amateurs et chanta plusieurs rôles-vedettes dans les opéras comiques de Gilbert & Sullivan, mais ses débuts professionnels datent de 1924 quand il chanta le rôle de Tonio dans "Pagliacci" au Metropolitan Opera House, puis devint artiste de concert et, en 1935, débutait à l'écran dans "Broadway to Hollywood". Il apparut dans "Dancing Lady", "Student Tour", "Naughty Marietta", "Rose-Marie", "Maytime", etc., etc.

Voilà les traits les plus saillants de la biographie de Nelson Eddy. Ils nous apprennent que son destin était de devenir artiste lyrique, et que ses extraordinaires talents de chanteur devaient trouver leur plein épanouissement dans les studios de cinéma. Toutefois, il est permis de croire que le célèbre artiste aurait également pu devenir sculpteur de grande renommée, car c'est un fait que de tous ses violons d'Ingres la sculpture et le modelage viennent en premier lieu.

En marge de ce talent naturel, on raconte encore l'anecdote suivante dans les studios M.-G.-M.

Jeanette MacDonald répétait avec Nelson Eddy quelques scènes que l'on devait tourner pour le film : *I Married an Angel*. Le travail allait bon train et tout semblait satisfaire le directeur. Toutefois, il y avait une personne qui ne se sentait pas tout à fait à son aise, et c'était la ravissante Jeanette elle-même. Tout le long de ces répétitions, elle sentait que le regard de son partenaire était fixé sur son visage, si bien qu'elle crut, un moment, qu'elle avait négligé son maquillage. De retour dans sa loge, elle s'empressa de vérifier dans son miroir, mais elle ne découvrit rien d'anormal. Fortement intriguée, elle retourna aussitôt à Nelson Eddy pour lui demander pourquoi il la fixait tant durant la répétition, et ce dernier lui répondit : "Le nez. Rien n'est plus difficile à bien rendre que le nez". Et, continuant : "chaque fois que je joue à vos côtés, j'ai beau observer la ligne de votre nez, je l'oublie toujours..."

L'étonnement de Miss MacDonald fut grand, mais elle eût tôt fait de comprendre que son partenaire était sculpteur à ses heures, et que pour l'instant elle était devenue son inspiratrice et modèle pour l'ouvrage qui était alors en cours.

Ce fut en 1937 que Nelson Eddy décida pour de bon de pratiquer ce violon d'Ingres. Il se trouvait alors en Europe où il étudiait le chant et de ses nombreuses visites dans les musées célèbres résulta ce goût vif pour un art qu'il affectionne particulièrement. Ses talents pour la sculpture sont réels et les connaisseurs sont d'accord pour proclamer qu'il fait de fort jolies choses.

Très sérieux, il comprit qu'il lui fallait étudier le dessin et l'anatomie. Il se procura donc des manuels traitant de ces sujets, ainsi que tout le matériel nécessaire pour dessiner. Il maîtrisa assez tôt l'art du dessin et, ayant surmonté cette difficulté, il se procura les instruments nécessaires à la sculpture sur bois. Aujourd'hui, notre personnage a une véritable passion pour la sculpture sur bois, et, il n'y a pas très longtemps, il réalisa en ce domaine une magnifique paire d'appuis-livre, d'une création tellement remarquable que tous ses camarades lui demandèrent de leur en faire.

Artiste sculpteur amateur, Nelson Eddy est aussi un collectionneur de tout ce qu'il y a de plus sérieux. Evidemment, on s'explique qu'il ait une grande préférence pour les œuvres sculptées et son sujet favori est les chevaux. Nelson Eddy, à titre de collectionneur peut également se vanter d'avoir recueilli de très beaux et très rares spécimens de bibelots remontant à la dynastie chinoise des T'ang.

Enfin, on n'en sera peut-être pas étonné, le célèbre artiste lyrique de l'écran a, comme bien d'autres, déjà tâté du journalisme. Ce n'est sûrement pas lui qui mettra en doute la véracité du dicton : "Le journalisme mène à tout, à condition qu'on en sorte !"

GREER GARSON

Il est de ces personnalités empreintes d'un charme prenant et inoubliable. Etre artiste et avoir beaucoup de succès dépendrait donc, en grande partie, des dons naturels qu'on a reçus. Telle personne de votre entourage vous parait être en possession de tout ce qu'il faut pour faire son chemin dans cette carrière, mais, il y a un *mais* qu'on ne parvient ni à comprendre ni à expliquer, tout comme il nous est impossible de démontrer pour quelle raison telle personne pourtant jolie n'est pas "photogénique". Il faut donc croire que Greer Garson était destinée à être gratifiée de tous ces dons dans la mesure où ces derniers sont exigibles pour faire un succès de sa carrière.





Julie Bishop

Tout, dans la personnalité de Julie Bishop, diffère dans ce que l'on peut admirer chez Greer Garson. C'est là une constatation que tous les cinéphiles avertis sont à même de faire chaque fois que l'occasion leur est donnée. Toute autant admirable que son émule anglaise, Miss Bishop se présente à nous avec le tempérament spécifiquement distinctif de l'Américaine, et ceci nous rappelle, comme bien d'autres remarques d'ailleurs, que la richesse du cinéma américain provient en grande partie de la multiplicité des caractères qui le compose. Ouverts à tous les éléments qui se présentent à eux, les studios de la côte californienne acquièrent ainsi une vitalité et un essor qui ne cessent d'étonner.

ATTRAIT ET SOBRIÉTÉ



4793 — Joli patron, dans les grandeurs 12 à 44. Tissu requis pour grandeur 16 : 3¼ v. de 39". Prix 25¢.

4795 — Gentille petite robe aux lignes sobres et élégantes. Dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour grandeur 16 : 3 v. de 39". Prix 25¢.

4804 — Pour adolescentes et jeunes filles, grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour grandeur 15 : 3½ v. de 39", en rayé. Prix 20¢.

Si vous ne pouvez trouver les PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont.

LÉONE ET SES PETITS LOUPS

(Suite de la page 20)

Brusquement, elle ouvrit une porte, et son geste signifia :

« Tu es ici chez toi ! »

Alors Léone poussa un cri de surprise. A croire que son ancienne camarade avait deviné ses goûts les plus secrets. Dans son horrible logement de la rue Haxo, il était arrivé fréquemment que Léone rêvât d'un cadre selon ses goûts. Elle évoquait des cretonnes aux tons passés, des meubles de bois clair et polis par les ans, et une large fenêtre, ouvrant toute grande sur l'air pur, la vie heureuse, l'avenir !

Dans la chambre qui lui était réservée, les murs étaient tapissés de vieilles cretonnes, aux bouquets naïfs. Le lit, l'armoire massive, la commode ventrue étaient taillés dans un bois un peu roux, que deux cents ans de soins méticuleux avaient polis comme des miroirs. La fenêtre épousait le galbe arrondi de la muraille.

Rose n'eut pas le temps de demander :

— Serais-tu bien ici ?

Léone, déjà, avait marché sur la baie, qu'elle avait ouverte toute grande. Un parfum d'été — terre échauffée, fleurs mourantes — emplit la pièce et la Parisienne le huma longuement, à s'en griser.

Son regard embrassa le gazon en tapis, la pièce d'eau jonchée de nymphéas, la masse moutonneuse des bois proches. Un oiseau montait tout droit vers le soleil, dans un cri éperdu. Il était seul, à troubler le frémissant silence.

Quand Léone s'arracha à cette contemplation, elle était transfigurée. Ses yeux brillaient d'un éclat dont elle aurait été elle-même troublée, si elle se fût vue dans un miroir.

— C'est le Royaume du Bonheur, dit-elle à Rose, d'un ton pénétré.

— Peut-être ! répondit celle-ci.

Que signifiait cette réticence ? Et plus encore cet air accablé. Il manquait quelque chose au bonheur de Rose ? En vivant ici ? Etait-ce possible ? Mais pour s'en rendre compte, il n'était que de voir son attitude. Se laissant tomber dans une bergère, elle avoua, très bas, comme une faute :

— Ici, je vis seule, et je m'ennuie !

Découragement qui n'avait duré qu'une seconde. Rose était déjà redressée. Elle prenait Léone par la taille et lui plaquait sur chaque joue un baiser sonore :

— Je m'ennuie quand tu n'es pas auprès de moi, méchante lâcheuse. Et je ne suis pas prête de te laisser partir, tu sais !

Mais cette gaîté ne faisait pas oublier à Léone le subit accès de mélancolie.

— Malheureuse ? demanda-t-elle, à voix basse.

— Mais non, répliqua aussitôt Rose. J'ai exagéré, tout à l'heure. Je suis bien tranquille, ici. Le domaine, les fermes me donnent beaucoup de satisfaction. Je suis entourée de serviteurs dévoués. Mes revenus n'ont pas été beaucoup touchés par la crise. Tout va bien, très bien, en résumé...

Rose fit une pause, pour reprendre, comme une précision sans importance :

— Je vis seule, n'est-ce pas ? Guère de fréquentations, dans les environs. Pas d'amies de mon âge. Alors, tu me vois, l'hiver, perdue dans cette demeure solennelle. Un simple détail, d'ailleurs, j'aurais honte de me plaindre de mon sort.

Léone parut se contenter de ces explications. Bien qu'elle fût décidée à arracher une confession plus précise à Rose, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour la plaindre, la consoler, lui venir en aide, s'il le fallait.

— Je vais retrouver mes louveteaux, annonça-t-elle.

— Non, tu ne vas pas me laisser ainsi. Bavardons un peu, veux-tu ? Nos souvenirs de lycée, qu'en fais-tu ?...

— C'est que...

— Ils sont bien sages et en sûreté, *tes* enfants...

Comment résister à de pareils arguments ? La cheftaine s'assit dans le fauteuil que lui désignait son amie.

— Tu te souviens...

Mais une galopade de pas, des coups frappés à la porte la firent sursauter.

Hirsute, le visage révulsé, Georges Lemoine pénétrait dans la chambre :

— Cheftaine, venez vite, tout de suite. Jean-Marie est tombé d'un arbre. Il ne bouge plus... Il a les yeux fermés... Et puis du sang...

Léone n'en entendit pas plus. Déjà elle bondissait hors de la pièce, dévalait les marches, se précipitait dans le parc, conduite par le sizainier. Rose avait voulu la suivre. Mais la cheftaine avait des ailes, semblait-il. Elle la distança en quelques minutes.

•

Dans cette chambre où Léone avait cru voir le symbole du Bonheur, le petit blessé avait été transporté. Son visage était aussi blanc que l'oreiller sur lequel sa tête reposait. Son corps si frêle soulevait à peine les draps. Et une sourde plainte ne cessait de gonfler sa poitrine.

Pourtant, les premières secondes de terreur passées, Léone commençait de reprendre quelque espoir. Oh ! la vision atroce du petit loup étendu par terre, disloqué comme une poupée brisée, elle ne l'oublierait jamais !

Vivait-il encore ?

Avec d'infinies précautions, elle avait pris Jean-Marie dans ses bras. Le filet de sang qui coulait de ses lèvres avait rejailli sur son corsage. Le petit corps était tiède. Le pouls battait...

Il vivait !

Sitôt dévêtu, couché, l'enfant avait rouvert ses grands yeux. Pour gémir aussitôt, retrouvant ses accents de bébé :

— Bobo, mademoiselle, bobo...

Mais Léone s'était souvenue qu'elle était chef, et que le premier devoir du chef est de ne pas perdre son sang-froid. Faisant un prodigieux effort sur elle-même, et bien qu'elle tremblât encore de tous ses membres, elle avait examiné le blessé.

Bon! L'hémorragie de la bouche, celle qui, d'abord, l'avait tant effrayée, ne venait que d'une blessure superficielle. En tombant, Jean-Marie s'était meurtri les lèvres et mordu la langue. Moins que rien.

Hélas! la suite de l'examen fut beaucoup moins rassurante. La jambe gauche du blessé était affreusement enflée. Le moindre attouchement lui arrachait un cri de douleur et rassemblant ses souvenirs du « Livre des Premiers Secours », Léone Marcellin avait aussitôt diagnostiqué une fracture à la hauteur du genou.

Les plus sombres pensées la harcelaient. Jean-Marie infirme pour toute sa vie... La responsabilité effrayante qu'elle assumait. L'existence de ce pauvre petit à jamais gâchée... Tout cela, de sa faute, par sa faute, à cause d'elle... Laisse-t-on, même un quart d'heure, ses petits loups tout seuls, quand on est cheftaine?

— Comment l'accident a-t-il pu se produire? demanda-t-elle d'une voix blanche à Georges Lemoine qui ne l'avait pas quittée.

— J'avais commandé une corvée de patates, vous m'avez entendu, Mademoiselle? Jean-Marie a prétexté qu'il était fatigué pour ne pas y prendre part. Je l'ai laissé dans son coin. Nous étions tous bien sages, bien tranquilles, je vous assure. Puis nous avons entendu un bruit de branches cassées, un choc mou. J'ai couru. Il était par terre... comme vous l'avez trouvé. Pour moi, il a voulu grimper à l'arbre pour dénicher un nid. Une branche s'est cassée sous lui. Il est tombé.

— Oui, oui, gémit une toute petite voix, celle du blessé.

Et dans son désarroi, Léone n'eut même pas le courage de lui rappeler les recommandations qu'elle avait faites plus de cent fois: le respect qu'on doit aux nids, aux arbres, à tout ce qui vit...

Est-ce qu'il s'agissait de morale, à cette heure? Non... Un petit blessé... Peut-être un infirme... Et le poids de cette faute qui reposait tout entière sur les épaules de Léone, qui l'écrasait...

Jamais autant que depuis la catastrophe, elle ne s'était sentie aussi seule, abandonnée, dans la vie... Rien! Aucun appui. Et sa seule consolation, sa meute, ses petits loups, à jamais gâchée...

— Même Rose qui m'a quittée, gémit-elle...

— La dame est allée chercher le médecin, rectifia Georges, qui, même dans un moment aussi tragique, observait tout ce qui ce passait autour de lui.

« Il n'habite pas loin. C'est la vieille domestique qui me l'a dit, précisa-t-il encore.

Mais à ce moment la porte de la chambre s'ouvrit. Rose s'effaça pour laisser passer un homme dont Léone remarqua seulement qu'il était très grand, et jeune encore.

— Le docteur Levasseur qui remplace le vieux médecin de Nanteuil, le docteur Britet, annonça la châtelaine.

De cet homme se dégageait, inexplicable, une telle expression de sérénité que Léone se sentit un peu tranquillisée, elle put encore se rattraper.

— Le petit est tombé d'un arbre. Il s'est brisé la jambe... disait Léone, d'une voix haletante.

Le docteur Levasseur l'écoutait-il? Il se penchait déjà sur Jean-Marie. Ecartant les draps, il palpait la jambe meurtrie. L'enfant gémissait doucement, plus de terreur, sans doute, que de douleur.

Bien qu'il parût à Léone mortellement long, l'examen clinique ne dura que quelques minutes. Enfin, le médecin se détourna:

— Mademoiselle la cheftaine, on a toujours tort de se fier aux livres de médecine. Une fracture? Allons donc! Une simple luxation. Vos bons soins, des massages quotidiens, et avant la fin de la semaine prochaine, notre invalide courra comme un lapin, je veux dire comme un petit loup!

— Vous êtes certain, docteur? balbutia Léone.

Mais elle n'entendit pas la réponse. Ses nerfs trop tendus la trahirent. Elle éclata en sanglots. Et Rose, presque aussi émue qu'elle, la prit dans ses bras et la câlina.

Devant cette scène touchante, le médecin resta un instant interdit. Puis un sourire illumina son franc visage. Il rédigea son ordonnance, donna quelques précisions à la cheftaine, qui se tamponnait les yeux, et conclut:

— Je reviendrai demain matin, pour faire le premier massage. Ce soir, ce serait prématuré.

Rien ou presque. Une foulure sans importance quand elle avait redouté la pire catastrophe? Léone revivait. Mais lentement, comme craintivement. Silencieuse, la poitrine gonflée de gros soupirs, elle restait assise devant le blessé, dont elle ne quittait pas la main. Et le brave petit gars, rassuré lui aussi, était plus ému, certes, de l'émoi de Mademoiselle que de son propre accident.

— Cest de ma faute, cheftaine! C'est moi le seul coupable, répétait-il.

Si bien qu'à la fin, Rose Charleval s'interposa:

— Souviens-toi de ce qu'il a dit, ce médecin? Il lui faut surtout du repos et de la tranquillité, à ce petit. Laisse-le dormir. Je vais envoyer Georgette, ma vieille bonne, qui le gardera. Allons, viens, change-toi les idées. Ce n'est rien, voyons. Si tu ne réagis pas, demain tu seras plus malade que Jean-Marie.

Léone obéit. Elle descendit les degrés, se retrouva dans la grande salle. Et ce fut alors que son amie lui dit, d'un ton qui imitait merveilleusement un parfait détachement:

— Il est très bien, n'est-ce pas, ce docteur Levasseur?

— Très dévoué.

— Et beau garçon, ne trouves-tu pas? Léone eut un geste qui signifiait éloquemment que dans son désarroi, elle ne l'avait guère remarqué. La châtelaine se garda bien d'insister.

— Allons rassurer les petits loups sur le sort de leur camarade. Pour les dédommager de cette émotion, je vais organiser avec eux, si tu le permets, tout un programme de jeux pour les jours suivants.

— Des jeux tranquilles, au moins ? s'inquiéta Léone.

CHAPITRE V

TOUTES les objurgations de Rose ne décidèrent pas Léone à quitter Jean-Marie de la nuit. Ce fut tout juste si elle accepta de ne pas veiller dans un fauteuil, mais dans un lit de fortune qu'on lui adressa. Et certes, des deux occupants de la chambre, elle fut seule à ne pas dormir. Jean-Marie, calmé par une potion lénifiante, reposa sans un soupir, jusqu'au grand matin. Si Léone avait gardé des doutes sur la gravité de l'accident, ce sommeil égal les aurait tout à fait dissipés.

Il n'était pas neuf heures que le docteur Levasseur revenait au chevet de Jean-Marie. C'était par le petit loup qu'il avait voulu commencer ses visites. A l'adresse de Léone, il n'eut d'abord qu'un grognement. Toute son attention se concentrait sur le garçonnet.

— Alors, comment te sens-tu, affreux garçonnet ?

— J'ai mal toujours, monsieur le docteur. Mais j'ai bien dormi tout de même.

— Parbleu ! Tu n'as pas besoin de le dire. Je t'assure que tu n'as pas la même mine qu'hier après-midi. Montre-moi cette patte malade.

L'examen dut satisfaire le médecin, car il esquissa un sourire qui n'échappa point à Léone. Tandis qu'il massait doucement le petit malade, la cheftaine l'observait. Les paroles de Rose lui revenaient à l'esprit.

Oui, en vérité, il était très bien, ce médecin. Non point, n'est-ce pas, que Léone attachât la moindre importance à la beauté physique d'un homme. Mais ce qui lui plaisait en celui-ci, c'était que, du premier coup d'œil, il inspirait confiance. Ce devait être un peu de guérison qui entrait avec lui dans les chambres des malades quand il en franchissait le seuil. Si grand qu'il fût, il n'avait, par la suite de la précision de ses gestes, rien de lourd, de maladroit. Et le sourire qui illuminait par moments son visage mobile était extraordinairement jeune, pour ne pas dire enfantin.

— Maintenant que nous en avons fini avec celui-ci, occupons-nous du malade, du vrai...

Arrachée de sa contemplation par sa voix bien timbrée, Léone Marcellin tressaillit. Elle avait entendu les mots mais sans les comprendre et se sentit rougir comme si elle avait été prise en faute. Aussi balbutia-t-elle :

— Que dites-vous, docteur ?

Il avait tourné sa chaise. Son regard bleu, clair plongeait dans celui de Léone, et la voix reprit avec plus de gravité :

— Le petit loup va aussi bien que possible. Dans peu de jours il sera debout, j'en réponds. Mais vous ?

— Moi ?... Je ne suis pas malade. Que voulez-vous dire ?

— Que je sais voir, tout simplement. Quand je suis arrivé, hier, vous veniez de ressentir la plus belle émotion de votre vie. Et il a suffi de regarder vos traits tirés pour comprendre que vous n'avez guère dormi cette nuit. La garde-malade est plus mal en point que le blessé ? Mais parlons sérieusement : comment vous sentez-vous ? Avez-vous besoin de mes soins ?

Avant que de répondre, Léone réfléchit longuement. Et ce fut avec gravité qu'elle répondit :

— Non, vraiment, je ne crois pas maintenant. Mais pourquoi le nierais-je ? Hier, cet accident m'avait tellement bouleversée que je craignais, à chaque instant, de m'évanouir. Ce n'est peut-être pas très glorieux pour une cheftaine. Vous allez me prendre pour une femmelette.

— Je vous sais quelqu'un de très bien, au contraire, grommela-t-il.

Il s'était levé, et arpentait la chambre de long en large. D'être occupée par cet homme si grand et si fort, la pièce semblait soudain étroite.

Enfin, il parla. Et ce fut alors que Léone s'aperçut qu'il avait deux intonations : une bourrue quand il exerçait son art, l'autre un peu sourde, aux inflexions chantantes, quand il exprimait ses sentiments.

— J'ai eu au contraire, beaucoup d'estime pour vous, hier, mademoiselle. Vous comprenez... des accidents arrivés à des enfants, j'en ai vus, hélas ! beaucoup. Eh bien ! il y a une attitude qui n'appartient qu'aux mamans. Une peur terrible qui fait sauter le cœur à le décrocher et, en même temps, une parfaite lucidité, un sang-froid effrayant...

Il reprit, à voix basse, pour lui :

— Effrayant, c'est bien cela !

« C'est cette attitude-là que vous aviez ! Surtout, vous n'avez pas eu la phrase... habile grâce à laquelle les étrangers si dévoués qu'ils fussent, essayent toujours en un cas pareil de dégager leur responsabilité. Ce n'était pas l'angoisse des responsabilités personnelles qui vous laissait pantelante. Mais la tendresse. Ce petit bonhomme, vous l'aimez !

— Je les aime tous, fut-elle obligée de dire, comme si cet aveu était humiliant.

— Je les ai vus, tout à l'heure, vos petits loups. Nous avons bavardé ensemble quelques minutes, entre hommes. Je puis vous affirmer que votre affection est payée de retour. De quelle voix m'ont-ils demandé de vos nouvelles, m'ont-ils chanté vos louanges ? Je vous admire !

— Et pourquoi donc ? fit-elle, soudain sur la défensive.

— Quinze garçons entre dix et treize ans ! L'âge terrible. Quel mal doivent-ils vous donner, même quand ils ont la bonne volonté d'être sages ?

— Je dois reconnaître que, par moments, c'est assez difficile, convint Léone, en souriant.

Mais pour rectifier tout de suite :

— Seulement, un de leurs sourires vous paye, et au delà, de tout le mal. Si vous saviez... c'est merveilleux que de gagner la confiance de quinze enfants, d'être...

— Leur maman ?

— Non, mieux que cela peut-être. Leur grande sœur. Mes petits loups.

voyez-vous, c'est le meilleur de mon existence.

Elle se tut, soudain, confuse de ce moment d'expansion. De pareils aveux, elle ne les avait jamais faits à quiconque. Sûrement, ce médecin, cet inconnu ne pouvait pas la comprendre. Sans doute même la jugeait-il un peu ridicule. D'ailleurs, il se taisait et Léone sentait peser sur elle tout le poids de son regard. Enfin, il fit deux pas dans la direction de la porte. Mais avant d'en franchir le seuil, il se retourna :

— Des jeunes filles comme vous? Cela vous réconcilie avec la vie!

Le compliment atteignit Léone en pleine poitrine, comme une masse. A tout prix, sous peine de passer pour une orgueilleuse, il fallait dire quelque chose, protester, au moins. Aussi avec une audace dont elle s'étonna elle-même, Léone lui demanda:

— Etiez-vous donc tellement fâché avec la vie?

Je le croyais, avant de venir ici. Mais maintenant, je n'en sais plus rien.

Les derniers mots avaient été prononcés sur le palier. Et déjà le docteur Levasseur dévalait les marches, laissant Léone toute interdite. Le petit Jean-Marie, de son lit, avait écouté les bribes de ce dialogue, mais sans le comprendre. Cependant, l'éclat qu'il vit sur le visage de Léone l'inquiéta. D'une voix plaintive, il demanda :

— Est-ce qu'il vous a fait de la peine, s'écria Léone. Au contraire.

Mais elle se reprit aussitôt :

— Tu comprends, mon grand, je suis si contente. Il m'a assuré que tu pourrais bientôt te lever et courir comme les autres. C'est un petit accident... sans gravité.

Pour mieux affirmer sa joie, Léone se penche sur l'enfant, et claque deux baisers sur ses joues blêmes.

•

Le docteur Levasseur, à grands pas, sans détourner la tête, traversait le parc, quand une voix féminine l'appela :

— Docteur! Docteur!

Il lui fallut bien s'arrêter, revenir en arrière. Mais d'une telle façon que Rose — celle-là même qui l'avait rappelé — s'inquiéta :

— Qu'avez-vous donc, docteur?... Notre petit malade vous donnerait-il des soucis?

— Pas du tout, mademoiselle; avant la fin de ses vacances, il aura le temps de se casser les quatre membres. Enfin, tout va pour le mieux.

Il se tut soudain. Son air bourru fit place à un mortel embarras. Car il était arrivé devant Rose Charleval qui le regardait avec étonnement.

— Vous devez me prendre pour un imbécile, mademoiselle?

La remarque était si inattendue, et accompagnée d'une attitude si piteuse, que Rose éclata de rire, ce qui, bien entendu, ne fit qu'accroître la gêne de Levasseur.

— Vous me plaisez beaucoup au contraire, docteur. Dans des petits pays comme ici, on ne rencontre d'habitude que des caractères médiocres, faits en confection, si je puis dire. Tandis que vous, au moins!...

— Je suis un original?

— Mieux que cela! Un fort.

S'il est un compliment auquel tout homme est sensible, c'est bien celui-là. Surtout quand il est dit, d'un ton pénétré, par une jolie jeune fille comme Rose Charleval. Elle ne parut d'ailleurs pas reconnaître le trouble qui envahissait le docteur Levasseur depuis qu'il était auprès d'elle. Avec un apparent détachement, elle continua.

— Quand vous reviendrez, demain, ce n'est pas par cette porte qu'il faudra...

— Mais demain...

—Si, si, vous reviendrez demain. Je veux que Jean-Marie soit vite guéri, le pauvre petit... Alors, vous disais-je, vous passerez par la porte de la sapinière. Vous trouverez le parc plus rapidement, et votre voiture sera à l'abri. D'ailleurs, suivez-moi, je vais vous montrer le chemin.

CHAPITRE VI

Ce ne fut pas seulement le lendemain, mais tous les jours suivants que le docteur Marc Levasseur revint soigner Jean-Marie. Mais au lieu de lui consacrer sa première visite de la journée, c'était le soir, après que ses consultations étaient terminées qu'il arrivait au château de Nanteuil. Ainsi pouvait-il rester tout le temps nécessaire au chevet du malade.

De très loin, sur la route, on entendait le klaxon de la voiture, de *sa voiture*. Puis c'était le grincement d'une poterne de fer, et enfin le crissement d'un pas bien rythmé sur les graviers de l'allée. Une minute au plus de silence. Jean-Marie sortait de son assoupissement; Rose, furtivement, consultait sa montre-bracelet. Et Léone? La cheftaine penchait son visage dans un livre auquel, soudain, elle accordait une attention prodigieuse :

— Je ne suis pas en retard, au moins?

— Déjà vous, docteur, quelle bonne surprise!

— Et notre malade? S'il était au régiment, on l'appellerait un tire-au-flanc! Allons, montre-moi ta patte, petit loup! Et ne vas pas t'aviser de crier, comme hier. Je ne reviendrais plus!

Puis, ayant sacrifié à la médecine les quelques minutes rituelles, Marc Levasseur ne se faisait plus prier pour accepter un fauteuil. Augustine, la vieille domestique, apportait des orangeades. On devisait. De peu de choses, souvent. Mais l'admirable décor suffisait — par quel miracle? — à sauvegarder la moindre phrase de la banalité.

Mais pour Marc, qu'aurait été ce merveilleux décor si la présence des deux jeunes filles ne l'avait animé? Tour à tour, il les contemplait. Plus peut-être que la gaîté de Rose, les silences de Léone l'émouvaient. Il essayait de lire dans ses grands yeux pensifs, où il retrouvait la douce, sereine mélancolie, des dernières heures de la journée d'été.

Mais comment échapper aussi à l'ensorcellement qui émanait de Rose? Cette exubérance de vie qu'il y avait en elle? Sa saine gaîté, qui n'avait rien de commun avec la «rosserie» des femmes que Levasseur avait connues

jusque-là ? Le moindre de ses gestes exprimait la confiance en l'avenir, en la vie ! Et quel art y avait-il aussi dans l'apparente simplicité avec laquelle elle s'habillait !

Une brume violette montait de l'horizon. La mort du soleil était annoncée par de grands traits de feu. La première étoile montait, au ras des cimes de la forêt. Il ne fallait rien moins que cet avertissement de la Nature pour que Marc Levasseur se décidât à partir.

Et c'était avec la plus grande sincérité que les deux jeunes filles s'en étonnaient :

— Déjà ?

Alors, Léone retournait parmi ses louveteaux, tandis que Rose accompagnait son hôte jusqu'à sa voiture.

•

Avec quels cris joyeux les petits loups accueillaient-ils la cheftaine ! C'étaient des commentaires sans fin sur la convalescence de Jean-Marie. Ou bien quelques surprises rapportées par les enfants à celle qu'ils aimaient tant ! Car tout leur était joie et admiration dans la campagne ! Il n'était point de lettres qu'ils adressaient à leurs parents sans y joindre — vrai trésor — quelques brins d'herbes.

Une grosse pomme de pin, un caillou un peu curieux, une plume de geai leur apparaissaient, dans leur exquise candeur, comme de merveilleux présents pour la cheftaine.

Selon la coutume scoute, la soirée s'achevait toujours devant un feu de camp. Tandis que la flamme montait claire, les enfants et Léone faisaient cercle. Le brasier découpait une zone heureuse dans l'angoisse des ténèbres et c'était l'heure merveilleuse des « palabres ». La vie des grands scouts du temps jadis, les Cavelier de la Salle, les Duguesclin, les Pierre Caillié, ou les aventures, mille fois répétées, toujours admirées, du « petit homme » Mowgli, au milieu des bêtes de la jungle. Dans la nuit commençante, la voix de Léone prenait des accents nouveaux.

Jusqu'au moment où quelques petites têtes se faisaient lourdes sur les épaules et dodelinaient. Léone achevait alors rapidement le récit commencé. On se levait, éteignait soigneusement le feu, pour aller continuer, dans la grange, au royaume enchanté des rêves, l'histoire amorcée par la cheftaine.

Mais, depuis quelques jours, l'heure du couvre-feu sonnait de plus en plus tard. Car Léone savait se rendre si intéressante, que même les petits loups les plus fatigués ne succombaient pas au sommeil. Dans le moindre conte, elle mettait la même flamme que dans tout le reste de ses actions. Comme elle se sentait transfigurée, heureuse de vivre ! Rien de surprenant à cela, n'est-ce pas ? L'air de la campagne agissait sur elle comme sur les louveteaux.

Mais la transformation devait être bien radicale, en elle. Les enfants s'en apercevaient. Au point que Roger, le plus bavard de tous, lui dit un jour :

— Vous ne savez pas ce qu'on disait, hier, cheftaine, pendant le jeu des mouchoirs ? Que vous n'aviez jamais été aussi gentille avec nous !

— Parce que vous êtes tous bien sages, sans doute...

— Et puis, cheftaine, vous n'avez jamais été aussi belle !

— Ah mais ! Ah mais ! balbutia Léone, interloquée.

Elle ignorait combien les garçonnets sont sensibles à la beauté féminine. Au point que, pour un « grand » de dix ans, il n'est pas de plus grande fierté que d'avoir une maman jolie... une maman ou une cheftaine ! D'abord fort embarrassée par ce compliment dénué d'artifices, Léone jugea qu'à tout prix il fallait répondre. Avec enjouement, elle s'écria :

— Je ne sais pas, Roger, si je suis belle ! Mais je suis bien portante. Toi aussi, vous tous, vous êtes beaux en ce moment. C'est le miracle de la santé !

— Et puis, vous êtes heureuse, hein, cheftaine ?

— Heureuse de vivre auprès de mes petits loups !

Si ingénue qu'ait été la conversation de Roger, elle avait fait une vive impression à Léone. Sa beauté ? Voilà un souci qu'elle n'avait plus depuis sa pauvreté. Pourquoi fallait-il que ce séjour à la campagne lui rendît, en effet, des préoccupations dont elle se moquait à Paris ? L'image d'elle-même, en cheftaine, que les miroirs lui renvoyaient, n'avait rien pour lui déplaire. Et elle se découvrait des ruses naïves pour ne pas apporter de fantaisie à sa tenue sévère, tout en la rendant cependant plus seyante. Elle appréciait toute l'importance d'une coiffure nouvelle ou d'une certaine façon de draper sa cape.

Or, Léone était une petite personne trop raisonnable pour ne pas s'étonner elle-même d'une transformation si profonde, aussi bien dans son caractère que dans sa personne. Elle en restait surprise, un peu effrayée, mais de cet effroi qui accompagne souvent les bonheurs subits.

Soudain, une explication surgit dans l'esprit de la jeune fille. Une explication, ou un visage plutôt. Avec tant de netteté, qu'elle étouffa un léger cri.

Comment elle, Léone, la petite orpheline sans avenir, la solitaire, serait ?...

Mais non, ce mot dont tant d'autres jeunes filles se grisent, lui semblait tellement lourd de mystère qu'elle n'osa pas le prononcer...

CHAPITRE VII

NOUS ALLONS FAIRE, maintenant, la pantomime de Nag et de Nagaim. Toi, Louis...

Mais Léone, au regard stupéfait des petits loups, se tut. Les deux serpents crotales, Nag et Nagaim, lui seraient apparus qu'elle n'aurait pas été plus surprise. Car, au détour du sentier, subitement, quelqu'un s'était montré, quelqu'un dont la voix grave demanda, avec, peut-être, quelque ironie :

— Je ne vous dérange pas, au moins, mademoiselle ?

— Mais, pas du tout, docteur, au contraire...

— J'avais un peu de temps à moi. Je suis donc venu plus tôt que d'habitude... Mais je serais navré si ma présence privait ces enfants de leurs jeux !

Naturellement, les enfants contemplaient, bouche bée, l'inconnu. Mais la réponse de Léone : « docteur », les éclaira bientôt. Alors, c'était ce beau monsieur à l'air si doux qui soignait Jean-Marie ? Il en avait de la chance, celui-là !

— Je ne puis que féliciter leur cheftaine. Voilà des gaillards qui se portent bien ! C'est prodigieux combien une semaine de grand air suffit à transformer des petits Parisiens. De quel quartier sont-ils ?

— De Belleville ... de Saint-Fargeau, répondit Léone, tandis que, d'un geste discret, elle écartait les enfants.

Georges Lemoine comprit. Il cria :

— Pour une partie de trésor caché, rassemblement !

Ils étaient seuls, tous deux. Obstinément et contrairement à toutes ses habitudes, Marc Levasseur marchait les yeux baissés. Se parlant à lui-même plus qu'à Léone, il reprit :

— J'ai été interne à Tenon. C'est dire que je les connais bien, moi aussi, les petits de Belleville ! C'est beau ce que vous faites là ! Oui, c'est une belle œuvre ... mieux qu'une œuvre. Chez les enfants, la joie est la meilleure assurance contre la maladie. Chez les adultes aussi, peut-être !

Maintenant, il relevait la tête. Sa poigne puissante avait enclos la menotte de Léone sans que celle-ci parût s'en apercevoir :

— Ce que vous faites en ville, pourquoi ne le tenterais-je pas à la campagne ? Ici ... par exemple ?

« Se pencher non seulement sur le corps, mais sur l'âme d'une vingtaine de petits gars ? Leur donner un sens nouveau de la vie ? Les rendre joyeux ...

Puis, brusquement, avec une sorte de véhémence, il précisa sa pensée :

— Que la cheftaine fasse tout le bien que le médecin n'a pas le temps d'accomplir. On l'appelle pour les malades ? Elle empêcherait qu'il y eût trop de malades.

La petite main emprisonnée tremblait si fort que le docteur Levasseur se tut. Il reprit, d'une voix plus calme, au bout de quelques pas :

— Non seulement de cette façon, mais de cent autres, il y aurait tant de belles choses à faire. C'est cela, voyez-vous, le bonheur ... à deux ?

— Pourquoi me dire cela ... à moi ? répondit Léone dans un souffle.

Sans doute aurait-il protesté. Le demi-aveu qui venait de lui échapper se serait précisé. Mais cette minute d'abandon fut interrompue. Une silhouette se dessinait dans une contre-allée : Rose !

Elle venait vers eux en courant. La joie colorait ses joues, mettait plus d'éclat encore dans ses beaux yeux. Ne les vit-elle point ? Feignit-elle d'ignorer le trouble des deux promeneurs ? D'aussi loin qu'elle le put, elle cria :

— Venez vite ! J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre !

— Quoi donc ? demanda Léone.

— Non, non, je ne vous dirai rien ... Vous la constaterez de vos propres yeux !

•

Pour une surprise, en effet !

Jean-Marie était debout, sur la terrasse. Non seulement debout, mais gambadant, sans la moindre claudication, il vint au-devant du trio :

— Hein ! c'est une bonne surprise ! s'écria Rose, tandis que le petit loup riait aux éclats.

Léone ne répondit rien, et le médecin palpa attentivement le membre guéri.

Après un long examen, il se redressa, et conclut :

— Tout à fait guéri, en effet. Il ne lui reste absolument rien de sa foulure ! Dès maintenant, il peut reprendre la vie de tous ses petits camarades. Qu'il évite seulement de trop longues marches !

— Docteur ... grâce à vous ... Je vous remercie ... balbutia Léone.

Mais le trouble qui l'agitait était si profond qu'elle ne parvenait pas à trouver ses mots. Son petit loup était guéri. C'était la fin d'alarmes cruelles. Le visage de Jean-Marie exprimait un bonheur sans mélange. Alors pourquoi restait-elle prostrée, le cœur affreusement serré ?

— Vous lui avez prodigué vos soins avec tant de dévouement, reprenait Rose.

— Maintenant, je peux bien vous l'avouer, fit Marc Levasseur, il a de la chance de s'en tirer à si bon compte ! J'étais persuadé qu'il me faudrait au moins une semaine supplémentaire de massages. Tu m'entends, garnement, tu as de la chance ! Es-tu content, au moins ?

— Oh ! oui, monsieur le docteur ! D'abord, d'être guéri !

— D'abord ? Que veux-tu dire ?

Il ne vit pas le geste impérieux de Rose. Tout à sa joie, il continuait :

— Et mademoiselle Rose m'a promis un beau jouet, une auto mécanique, si j'étais vite sur pied ! Il y a trois jours qu'en cachette, j'essaye de me lever. Cela ne m'a pas trop mal réussi, vous voyez !

— Tu le gâtes vraiment trop, fit Léone, la gorge serrée.

— En serais-tu mécontente ?

— Au contraire ! Ma joie ne peut être faite que de la joie de mes louveteaux !

— C'est toujours ce que j'ai pensé, conclut Rose, non sans ironie.

Mais le médecin se souvint alors que sa vieille cliente, Mme Pittois, avait un besoin urgent de ses soins.

— Pourtant, tout à l'heure, vous ne sembliez pas pressé, docteur ?

— En effet, mademoiselle ! Mais j'avais oublié cette personne. Heureusement qu'il m'en souvient. Ce serait un vrai drame si je n'allais pas m'apitoyer et, dès ce soir, sur sa sciatique ! Je n'ai que le temps d'y aller ...

— Vous êtes bien certain qu'il est tout à fait guéri ? s'inquiétait de nouveau Léone.

— Absolument ! Pas la moindre hésitation ...

— Voulez-vous que je vous l'amène d'ici quelques jours ? Une précaution ...

— ... Qui serait inutile. S'il n'a pas d'enflure, vous n'avez absolument rien à craindre. Cet accident doit être oublié !

— Pour moi, c'est déjà fait, docteur ! s'écria joyeusement Jean-Marie.

— Voyez-vous, ce philosophe ! N'en profite pourtant pas pour grimper aux arbres ! Tu as eu de la chance, cette fois-ci. Qui sait ce que te réserverait une nouvelle chute ?

Et sur ces paroles qu'il avait voulu rendre sévères, le docteur prit congé des deux jeunes filles et du louveteau. Longuement, Rose, accoudée à la terrasse, le suivit des yeux. Quand, au détour de la grande allée, il eut disparu, la cheftaine se détourna. Léone était devant elle, immobile, toute droite, perdue dans un rêve intérieur :

— Tu dois être bien contente, lui dit Rose. C'était une telle suggestion, pour toi, cette visite quotidienne. Au moins, tu vas pouvoir te consacrer tout entière aux autres petits ...

Mais elle n'acheva pas sa phrase. Léone, sans en entendre les derniers mots, était partie. S'était enfuie, plutôt. Elle dévalait les marches de la terrasse et courait vers le camp des louveteaux.

— Qu'est-ce qu'elle a, mademoiselle ? demanda Jean-Marie, stupéfait.

Mais Rose ne lui répondit point.

Elle regardait au loin, avec un air de défi.

CHAPITRE VIII

Se consacrer tout entière à ses petits loups ? Oui, c'était bien le programme auquel Léone s'astreignait, sans une minute de repos, du matin jusqu'à la nuit, depuis la guérison de Jean-Marie. Le camp vibrait d'une trépidante activité. Ce n'étaient que jeux nouveaux, déchiffrements de pistes, préparations des brevets ou des étoiles. Jamais on n'avait vu cheftaine s'occupant mieux de ses petits protégés

Tâche d'autant plus facile pour Léone que Rose ne l'en dérangeait en rien. Maintenant que la santé de Jean-Marie ne la préoccupait plus, elle tenait à cœur, sans doute, de se montrer le moins souvent possible au camp de la meute. Avec un peu d'imagination, Léone aurait pu croire que le château de Nanteuil lui appartenait. Etait-ce l'approche des moissons ? Ou d'autres motifs plus secrets et plus sérieux, mais Rose était constamment par vaux et par chemins. Rentrant tout juste aux heures des repas, et encore !

Ce qui ne l'empêchait point, aux rares instants où elle les rencontrait, de prodiguer son amabilité habituelle aux louveteaux et à Léone. Jean-Marie avait eu sa belle auto mécanique. Mais pour qu'il n'y eût pas de jaloux, Rose mettait des prix, jouets ou friandises, à la disposition de Léone pour qu'elle les distribuât aux vainqueurs des compétitions. Tout était donc pour le mieux Jamais petits loups dans un camp n'avaient été aussi gâtés. Jamais cheftaine n'avait été aussi fière de sa meute. Tout pour le mieux ? Oui, Léone se le répétait souvent ... comme si elle avait eu absolument besoin de s'en persuader.

La sollicitude de Rose s'étendait même aux petites choses. Jusqu'à venir, un après-midi, apporter un fortifiant à Jean-Marie.

— Le docteur Levasseur a justement reçu un échantillon de ce remède dont on lui dit le plus grand bien ! Comme je lui ai dit que Jean-Marie était tou-

jours pâlot, il te conseille de lui faire prendre régulièrement ceci.

— Je te remercie.

Légèrement décontenancée, Rose reprenait pourtant avec une volubilité qui n'était pas dans sa manière :

— Oh ! c'est tout à fait par hasard que j'ai rencontré le docteur Levasseur ! Nous avons bavardé un peu. Je ne pouvais pas faire autrement, tu comprends ! Et, naturellement, la conversation s'est orientée vers tes protégés. Il a beaucoup d'estime pour toi. Il trouve ton dévouement admirable !

Comme Léone ne répondait toujours pas, Rose reprit, après un silence embarrassé :

— Moi aussi, je t'admire, vraiment ! Seulement, tu n'es pas raisonnable. Tu te surmènes. Autant tu étais enjouée aux premiers jours de ton séjour ici, autant tu sembles fatiguée. Tes traits sont tirés ! Tu es pâle, soucieuse. Aucun ennui, au moins ?

— Pas le moindre ; je t'ai, au contraire, une profonde reconnaissance de ton hospitalité.

— S'agit-il de cela, entre nous ? Veux-tu te taire !

Mais ce changement dans l'attitude de Léone, Rose n'était pas seule à le remarquer. Les louveteaux aussi s'en étaient aperçus. Le matin, quand elle se levait, la cheftaine avait les yeux rougis comme si elle avait pleuré. Et, au milieu d'un jeu endiablé, il lui arrivait de s'arrêter brusquement, de pâlir, de se perdre dans une rêverie. Les histoires racontées devant le feu de camp n'avaient plus non plus la drôlerie de celles des premiers jours.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Question que les plus jeunes de la troupe étaient loin de se poser. Ils s'abandonnaient au merveilleux égoïsme de leur âge. Il n'en était pas de même des aînés, de sizainiers, de Georges Lemoine, en particulier. Ce changement le préoccupait tellement qu'il n'avait pas hésité à demander à sa cheftaine :

— Si vous avez un ennui, mademoiselle, il faut me le dire, à moi ! Est-ce qu'il y a des petits loups qui ne sont pas gentils avec vous ?

— Tous sont des amours, Georges . . . mais c'est encore toi le plus gentil.

Le premier sizainier s'était bien gardé d'insister. Il se contenta d'observer.

D'observer en vrai petit loup qui sait suivre un jeu tout en ne négligeant rien de ce qui se passe autour de lui.

Jusqu'à sinon comprendre tout à fait, au moins deviner certaines choses.

C'était pourtant un jeu du « petit zoulou ».

De vrais sauvages n'auraient pas crié plus fort que les louveteaux, maniant d'imaginaires sagaies ; quand, soudain, tous, en même temps s'arrêtèrent.

Car les enfants sont sensibles à la beauté, et le spectacle qui s'offrait à eux était, en effet, enchanteur.

Sous la frémissante ogive que formaient les platanes de la grande allée, deux cavaliers, au petit trot, s'avançaient. Le contre-jour les nimbait d'or. Les montures avançaient d'un même pas et les cavaliers, presque épaule contre épaule, devisaient gaîment, à en juger par leurs mimiques. Au premier regard, Léone les reconnut. Mais quand les enfants se dirent :

— Mlle Rose !

— Avec le docteur !

Elle n'en ressentit pas moins comme un coup de poignard en plein cœur. Un voile passa devant ses yeux. Pour ne pas chanceler, elle dut s'appuyer à un tronc d'arbre. Ce fut comme au travers d'un brouillard qu'elle entendit les bavardages des enfants :

— Ce que c'est chic de monter à cheval . . .

— Mais ça, c'est pour les riches !

— Mlle Rose monte tous les jours. Le docteur lui apprend !

— Comment sais-tu ça, Roger ?

— C'est le valet de chambre qui me l'a dit. Même que je l'aide quelquefois à panser les deux chevaux. Il paraît que Mlle Rose fait beaucoup de progrès !

Les cavaliers, par hasard, avaient pris une route transversale. Pendant quelques secondes encore, on entendit le pas des coursiers sur le sol sec, puis l'ample, serein silence de la forêt retomba.

Les enfants reprirent alors leurs jeux. Mais Léone n'avait toujours pas la force de bouger. Alors, elle sentit une petite main brûlante qui se posait sur son poignet. Georges Lemoine se haussait sur la pointe des pieds pour lui dire, tout bas, à l'oreille :

— On vous aime bien tous, mademoiselle !

Elle aurait voulu répondre, mais son cœur était trop gonflé de sanglots. En ouvrant les lèvres, elle aurait craint de se trahir. Alors, elle serra dans la sienne la main de Georges. Une vraie poignée de main, comme on en échange entre hommes.

Maintenant que la cheftaine ne prenait plus une part active au jeu, celui-ci languissait. Si bien que le premier sizainier proposa, mais à voix haute, cette fois :

— Cheftaine, vous paraissez souffrante. Voulez-vous rentrer au camp et vous reposer ? Je vous le promets au nom de tous, nous serons bien sages. N'ayez aucune crainte !

— Je veux bien, Georges. Une violente migraine . . . Cette chaleur sans doute . . .

Et, d'un pas pesant, Léone regagna le camp, distant d'une centaine de mètres. Là, dans le silence de la grange, parmi ce décor familier, elle aurait voulu réfléchir, se gourmander d'avoir osé, elle pauvre, sans charme, se griser d'un trop beau rêve. Mais elle n'en eut même pas le courage. Elle eut tout juste la force de se jeter sur son lit, tandis qu'elle éclatait en sanglots.

CHAPITRE IX

Cependant, quand l'aube, de ses doigts roses, frappa aux lucarnes de la grange, elle trouva Léone endormie. Sa fatigue avait été plus forte encore que sa douleur. Vers minuit, elle s'était assoupie pour glisser ensuite très rapidement dans un sommeil profond, sans rêve, à l'image de la mort.

Aux premières heures du jour, le silence de la campagne est tissé de mille rumeurs ténues, indéfinissables. Il n'en fallut pas plus pourtant pour éveiller la cheftaine. Avant même qu'elle reprît tout à fait conscience, son chagrin l'avait envahie. Elle souffrait, sans que son mal prît encore un nom.

Mais de leur côté, les petits loups, eux aussi, entendaient l'appel de la lumière, du jour nouveau. Ils bougeaient sur leurs couchettes ; des yeux bouffis de sommeil commençaient de s'entr'ou-

vrir. Il y avait là la plus belle collection de bonnes figures ébouriffées qu'on pût rêver. Et dès que le premier louveteau se dressa sur son lit, ce fut pour demander :

— Cheftaine, est-ce que vous allez mieux ? Voulez-vous qu'on fasse quelque chose pour vous ?

Alors, prenant sa voix aussi joyeuse que possible, à l'abri derrière les toiles de tente qui lui permettaient de voir sans être vue, Léone répondit :

— Je vais tout à fait bien, les enfants ! Vous allez voir les bonnes parties que nous ferons aujourd'hui !

Elle disait vrai. Il fallait que la journée fût bonne, non seulement bonne, mais excellente pour les enfants. Car c'était à eux qu'elle se devait, corps et âme. Comment avait-elle pu l'oublier ? Est-ce qu'ils n'étaient pas et sa force et sa raison de vivre ? Est-ce que ce n'était pas un sentiment qui ressemblait étrangement à une faiblesse que de songer à soi, quand on avait charge de tous ces petits bonhommes, avides de bonheur comme la plante de lumière ?

Rapidement, Léone fit donc sa toilette. Et tout en achevant de s'habiller, elle activait le joyeux brouhaha des enfants en leur répétant :

— Dépêchons-nous, mes petits loups. J'ai tout plein de bonnes idées aujourd'hui !

Si bien que lorsqu'elle sortit de l'alcôve primitive qui constituait son « chez soi », dans la grange, elle trouva presque tous ses louveteaux prêts à partir.

Presque ! Car son regard les ayant rapidement dénombrés, elle s'étonna :

— Où est donc Georges Lemoine ? Et Roger ? Et Henri ?

Mais elle se rassura. Sans doute le premier sizainier était parti déjà avec ses deux meilleurs amis pour une de ces expéditions dont il avait le secret. Cependant, Jean-Marie la détrompa :

— Ils n'ont pas voulu se lever, expliqua-t-il.

— Comment ? Tu veux rire ?

Mais les enfants répliquèrent d'une seule voix :

— Non, non, ils ont dit qu'ils ne pouvaient pas bouger !

— Comment ? Comment ? Que dites-vous ?

Mais sans attendre les réponses, Léone, au comble de l'inquiétude, rentra dans la grange. Pour apercevoir, dans la pénombre, en effet, les trois garçonnets encore étendus sur leurs petits lits. Ils paraissaient résignés, mais leurs visages avaient toujours leurs bonnes couleurs :

— Alors, mes enfants, qu'est-ce qui se passe ? On fait grève ? essaya de plaisanter Léone.

Mais sa voix s'étrangla dans sa gorge. Car Georges Lemoine faisait des gestes désespérés pour se dresser sur sa couchette. En vain ! Il ne parvenait même pas à s'asseoir :

— Vous voyez, mademoiselle, on voudrait bien se lever et courir avec les autres. Mais on ne peut pas ! Je ne sais pas ce que j'ai. Mes jambes ne m'obéissent plus. Elles sont comme mortes ! . . .

— Les miennes aussi ! s'écria Roger. Tandis que Henri renchérissait :

— Moi, c'est un bras et une jambe qui ne veulent rien savoir !

Et la mimique des enfants prouvaient qu'ils ne disaient que trop vrai.

Ce nouveau coup du sort acheva de faire perdre la tête à Léone.

Saisie d'une incommensurable angoisse, elle les questionna, d'une voix blanche :

— Mais comment cela vous a-t-il pris ? Est-ce que vous vous sentez malade ?

Elle toucha successivement les trois fronts. Ils étaient parfaitement frais. Au reste, Georges, aussi tranquille qu'à l'ordinaire, répondait :

— Nous nous sommes endormis bien sagement hier au soir. On allait très bien ! Pas vrai, les loups ?

— Ah ! oui, pour sûr, répondirent les autres.

— Nous avons bien dormi, reprenait Georges. Mais c'est seulement en essayant de nous lever, tout à l'heure, que nous nous sommes aperçus que ça n'allait pas comme les autres jours. Pourtant, moi, ce n'est pas que je sois malade. J'ai très faim !

— Oui, moi aussi, fit Henri, j'ai très faim. Mais je sens comme des petites piqûres dans les jambes !

— Et moi, j'y ai chaud, mais chaud !

Léone, en tremblant, entr'ouvrit les «sacs de couchage ». Les petites jambes ne présentaient aucun aspect particulier. Elle les toucha. Apparemment, point de fièvre. Alors, avec mille précautions, elle prit Roger dans ses bras, et tenta de le mettre sur pied. L'enfant s'aidait. Sous l'effort, il devenait tout rouge. Mais dès que la cheftaine le lâchait, il retombait lourdement, d'une masse.

Les autres, elle s'en aperçut tout de suite, ne valaient guère mieux. Henri était non seulement paralysé des jambes, mais son bras gauche était aussi ankylosé.

— Ça ne va pas durer, au moins, cheftaine ? demanda Georges, qui commençait de s'inquiéter.

— Non, non, un malaise passager, dit à mi-voix Léone. Je vais demander conseil. Surtout ne bougez pas ! Restez bien tranquilles dans vos petits lits, et ne vous laissez pas approcher par vos camarades. Je reviens dans dix minutes !

Mais elle sortit de la grange avec un visage tellement décomposé, que les autres louveteaux qui attendaient dehors avec curiosité, lui demandèrent, d'une seule voix :

— Qu'est-ce qu'ils ont, mademoiselle ? Sont-ils malades ?

— Que personne, à aucun prix, ne pénètre dans la grange ! Restez sages. Je reviens bientôt !

Et aussi vite qu'elle le pût, Léone courut dans la direction du château. L'angoisse, plus encore que la course, lui coupa bientôt la respiration. Mais elle n'en continua pas moins sa fuite éperdue. Une terreur panique l'envahissait. Pour la première fois de sa vie, elle avait l'impression, atroce, que le destin s'acharnait contre elle. Après le léger accident de Jean-Marie, cette épidémie singulière, follement inquiétante ? Des quelques livres de médecine qu'elle avait lus, montaient des souvenirs effrayants : méningites, polyomyélites, paralysies . . .

— Où cours-tu comme cela ?

Reconnaissant la voix de Rose, elle s'arrêta. Tant était profond son désarroi qu'elle avait passé devant les écuries sans voir que Rose était devant la porte, prête à monter en selle sur son bai-brun :

— Une catastrophe ! haleta Léone.

— Une catastrophe ? Que veux-tu dire ?

— J'ai trois enfants malades, gravement malades ! Une épidémie soudaine, certainement. Et je crains le pire . . .

Rose aurait voulu rester sceptique. Mais le visage, la voix, les tremblements de Léone, exprimaient une détresse si profonde et si motivée, qu'elle se sentit, elle aussi, envahie par l'anxiété :

— Explique-toi au moins !

Alors, avec minutie, Léone lui décrivit les symptômes de la singulière maladie. Rose hochait la tête, et battait ses bottes de sa cravache.

Enfin, elle demanda, en guise de conclusion :

— Est-ce que ce ne serait pas cette maladie dont on a tant parlé, l'an dernier ? La paralysie infantile ?

— Grand Dieu ! Mais alors . . . Ils sont perdus ! . . . Et les autres vont être contaminés !

— Nous nous trompons peut-être, essaya de la rassurer Rose. Rentrons vite au château ! J'ai un dictionnaire médical. Nous verrons si . . .

— Il ne s'agit pas de dictionnaire, mais de médecins ! Du secours tout de suite ! Tenter tout ce qu'on pourra humainement risquer. Protéger au moins ceux qui ne sont pas encore atteints !

— Justement, murmura Rose, j'ai rendez-vous avec le docteur Marc Levasseur. Ma leçon d'équitation . . . Il sera là dans un instant !

La cheftaine était bien trop bouleversée pour remarquer l'embarras avec lequel Rose s'était exprimée. Au reste, rien ne comptait plus désormais que ses petits loups en danger, en danger de mort !

Elle implora :

— Pourvu qu'il vienne bientôt ? Si j'allais au-devant de lui !

— Inutile . . . Le voici !

De fait, le médecin, en tenue d'équitation, apparaissait au détour du chemin. A la vue de Léone, il ne put maîtriser un geste de surprise. Ce ne fut qu'un éclair. Déjà, Rose courait vers lui et s'écriait :

— Vite, vite, docteur, venez à notre secours. Une catastrophe !

— Que voulez-vous dire ?

— Trois louveteaux sont tombés grièvement malades ! Léone craint aussi que les autres tombent souffrants, à leur tour ?

Mais l'émoi des deux jeunes filles ne se propageait pas jusqu'au médecin. Sans rien perdre de son sang-froid, il demanda :

— Voulez-vous m'expliquer ?

En quelques phrases hachées, Léone recommença le récit qu'elle avait fait précédemment à Rose. Sans l'interrom-



pre, le médecin l'écouta jusqu'au bout. A plusieurs reprises, cependant, il hocha la tête.

Ce mutisme ne fit, naturellement, que d'ajouter à l'angoisse de Léone :

— Qu'en pensez-vous, docteur ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

— Etrange ! Il faut voir...

— Serait-ce de la paralysie infantile ?

— Il faut voir, répéta-t-il.

Et tous trois partirent vers la grange. Avec l'insouciance de leur âge, les louveteaux jouaient devant le vantail. Et, à l'intérieur, les petits éclopés accueillirent le docteur avec des cris de joie.

— Ils n'ont pas l'air bien malades, remarqua Marc Levasseur.

Mais se penchant aussitôt sur les couchettes, il commença un minutieux examen. Son visage tendu n'exprima cependant pas une inquiétude particulière. D'ailleurs à la fin, quand il se redressa, ce fut pour conclure:

— Je puis au moins vous rassurer sur un point, mademoiselle : ce n'est pas ce que vous craigniez. Je ne crois même pas qu'il y ait du danger de contagion.

— Mais... Alors ?...

Le médecin ne répondit que par un geste évasif. Pour ne pas effrayer les petits malades, Léone n'osa pas insister.

Dans ses bras robustes, le médecin prit successivement Georges, Henri et Roger. Mais dès qu'il cessa de se soutenir, ils retombèrent lourdement. Malgré qu'il en eût, il ne put retenir une grimace. Enfin, il demanda :

— Il est difficile de les examiner à fond dans cette grange, faute de lumière. Ne serait-elle pas possible de les transporter au château ?

J'allais vous le proposer, docteur, s'empressa Rose.

Triste cortège que celui des trois petits malades portés avec mille précautions dans une grande chambre du manoir, où trois lits avaient été improvisés. Les domestiques aidèrent le docteur dans une tâche pénible. Rose et Léone suivaient en retenant mal leur émoi. Les moins troublés, sans conteste, étaient les trois petits loups.

— Nous ne serons pas longs à guérir, au moins, docteur ? demandèrent-ils.

— Mais non, répondit celui-ci, de sa voix bourrue.

En pleine lumière, il recommença son examen clinique. Plus de dix fois, il s'assura des réflexes rotuliens des trois malades. Puis, à brûle-pourpoint, il demanda à Georges, en le regardant dans les yeux :

— Un louveteau, c'est un futur scout ? Et un scout, c'est un homme, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur.

— Voilà un « oui » qui me plaît, mon enfant ! Alors, tu sauras, s'il le faut, être courageux ? Très courageux ?

— Pour cela, oui, docteur !

—Et vous aussi, les petits loups ?

Henri et Roger répondirent dans le même sens que Georges, mais il faut bien le reconnaître avec moins de fermeté. Même Roger gémit :

— Pour sûr que je veux être courageux ! Mais il ne faut pas me faire de mal, au moins, docteur !

Une larme glissa sur les joues du garçonnet. Le premier sizainier parut fort outré de cette défaillance. Mais le médecin reprenait, du même ton grave :

— Je vais revenir dans quelques minutes. Le temps d'aller chercher chez moi quelque chose dont j'ai besoin. Pendant ce temps-là n'essayez pas de bouger, surtout !

Et en partant, il fit signe aux deux jeunes filles de le suivre. Sitôt que la porte fut franchie et refermée, il mit un doigt sur sa bouche, pour imposer le silence :

— Je crains le pire, docteur ! Je vous en prie, parlez, maintenant, demanda Léone, quand ils furent descendus dans la grande salle du château.

— Je réponds de leur entière et prompte guérison, maintenant !

— Oh ! mon Dieu !...

— Mais à une seule condition. Je vais remonter tout à l'heure dans leur chambre. Quoi que je dise, quoi que je fasse, vous ne dites rien. Vous ne ferez même pas un geste de surprise ou de dénégation. De votre impassibilité dépendra leur guérison... Promis ?

De plus en plus étonnées, les jeunes filles promirent. Alors le docteur Marc Levasseur courut jusqu'à sa voiture ; il en revint bientôt, en portant sous son bras un volumineux paquet.

Quand il entra de nouveau dans la salle, il entendit Léone qui demandait à son amie :

— Ne crois-tu pas qu'il veut seulement nous rassurer ?

Mais il feignit de ne pas avoir entendu, et demanda seulement :

— Suivez-moi !

Le trio remonté dans la chambre des malades, il débarrassa un pett guéridon d'un vase qui l'encombrait. Les deux jeunes filles, restées près de la porte, suivaient son manège avec au moins autant d'attention que les malades.

Mais il s'absorbait trop dans sa tâche pour prendre garde à ce qui se passait autour de lui.

Avec des gestes méticuleux, il ouvrit le paquet qu'il tenait sous son bras, pour en sortir des instruments nickelés, brillants, pointus : des instruments de chirurgie. Léone allait pousser un cri. Mais elle se souvint à temps des recommandations de Levasseur. Mettant sa main devant sa bouche, elle se tut.

— Mes petits amis, je vous ai demandé, tout à l'heure, si vous étiez des hommes ! Et le ton avec lequel vous m'avez répondu m'a montré que je pouvais avoir confiance en vous. J'en ai été profondément touché. Aussi, ne vais-je point agir avec vous trois comme je le ferai avec des malades ordinaires... Je ne vous cacherai rien!

Les trois enfants, bouche bée, écoutaient le médecin. L'expression fixe, concentrée de Georges contrastait pourtant avec la terreur qui, peu à peu, se peignait sur les traits de ses deux compagnons. Imperturbable, le docteur Levasseur n'en continuait pas moins :

— La maladie que vous avez attrapée, mes pauvres petits loups, est grave, très grave ! Si dangereuse même, qu'il est impossible de vous en guérir vraiment. Au moins puis-je vous éviter d'en mourir. Il n'y a pour cela qu'un moyen, terrible, j'en conviens ! empêcher cette affreuse paralysie de gagner le reste du corps. Faire, comme on dit, la part du feu !

Il prit un temps, avant l'inexorable arrêt :

— Je vais être obligé de vous couper tout de suite vos membres paralysés. Par qui vais-je commencer ?

— Par moi, répondit Georges Lemoine, d'une voix qui ne tremblait pas

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

•

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Mais, dans la même seconde, se passa un événement bizarre, que malgré toutes les promesses qu'elle avait faites, Rose ne put s'empêcher de pousser un cri.

D'un bond, Roger et Henri avaient sauté de leurs lits, et en chemises, s'enfuyaient dans le couloir.

Le spectacle était si drôle que le docteur Levasseur éclata de rire. Désignant les fuyards, il s'écria :

— Vous voyez, mesdemoiselles, ils sont guéris. La menace du bistouri a eu raison de leurs paralysies !

Rose et Léone se refusaient encore à comprendre. Alors le médecin se tourna vers Georges, qui avait suivi toute la scène en se mordant les lèvres:

— Allons, mon petit gars, sois beau joueur ! Lève-toi à ton tour. Tes camarades t'ont trahi !

En grommelant, Georges obéit. Avec autant d'agilité que Roger et Henri, il sauta hors de son lit :

— Ce ne sont que des lâches, fit-il ; et deux larmes coulèrent au long de ses joues, deux larmes qu'il écrasa tout de suite... Des larmes d'homme !

Des deux jeunes filles, ce fut Rose qui, la première, reprit son sang-froid. Elle bredouilla :

— Mais alors, tous les trois se sont moqués de nous.

— Moqués de nous le plus gentiment du monde. La petite comédie de la maladie était réglée avec plus de soin encore que la danse du feu ou la pantomine de Bagheera... Je vous avoue qu'au début je m'y suis laissé prendre !

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? répétait Léone, qui sembait aussi anéantie de ce triple mensonge que de la maladie qu'elle avait redoutée.

— Si vous essayez de comprendre ce qui se passe dans l'âme des enfants ! fit le docteur, désabusé.

— Des enfants ordinaires ! s'écria Léone, indignée. Mais de la part de petits louveteaux, c'est honteux, scandaleux ! Eux, que j'élève dans l'horreur du mensonge !...

A mesure que la cheftaine élevait la voix, Georges Lemoine, blotti dans un coin de la chambre, se faisait le plus petit possible. De cramoisi, il était devenu livide.

Mais il se jeta à genoux, les mains jointes, quand Léone se précipita sur lui. D'un suprême effort, elle retint la gifle qu'elle allait lui donner. Mais sa voix exprimait plus de mépris encore que de colère, quand elle lui dit :

— Comment, toi, Georges, me faire cela à moi qui t'avais donné toute ma confiance ? Celui que je croyais le modèle des louveteaux, se salit d'un mensonge ! Donner un pareil exemple aux autres ? Non seulement tu n'es plus digne de commander aux autres petits loups, mais je te chasse de la meute...

— Pardon ! pardon, cheftaine...

Mais le docteur Levasseur intervint:

— Ta cheftaine te pardonnera pour cette fois, si tu lui dis toute la vérité !

— C'est vrai, bien vrai ? Vous voulez que je dise tout ?

— Nous l'exigeons...

Le pauvre garçon avala ses larmes. Calmant à grand'peine les sanglots qui l'étouffaient encore, il répondit :

— On ne croyait pas faire mal, au contraire ! Mais des louveteaux, n'est-ce pas, ça observe ? Et on ne voulait plus que notre cheftaine ait de la peine...

— Comment ? Que... moi?...

— Oui, on avait bien remarqué, allez! quand le docteur venait tous les jours ici, pour soigner Jean-Marie, vous chantiez tout le temps. Tandis que dès qu'il n'est plus revenu vous êtes devenue triste, mais d'un triste ! Alors sous prétexte de faire un peu de patrouille, on a délibéré ! Et voilà l'idée sur laquelle on est tombé d'accord : pour que notre cheftaine soit heureuse comme avant, il faut qu'elle revoie tous les jours le docteur Levasseur... et pour qu'il revienne, il faut faire semblant d'être malade. Voilà !...

Devant cet aveu dénué d'artifices, qui fut le plus embarrassé des quatre ? Plus Georges, certes !

Mais Léone ! A son tour d'être rouge comme une pivoine, et de protester :

— Cet enfant est fou ! Je ne sais pas ce qu'il veut...

— Tandis que moi, je lui donne tout à fait raison, et je le comprends fort bien, interrompit Rose, après un violent effort sur elle-même.

Léone baissait obstinément la tête. Alors, avec une douce fermeté, Marc lui prit la main et lui demanda, à mi-voix :

— Léone, cet enfant avait raison. Mais il est peut-être une autre façon de nous voir, non seulement chaque jour, mais à toute heure du jour ? Qu'en pensez-vous ?

Léone se révoltait contre trop de bonheur. Elle essaya encore de résister à la vague d'amour qui l'envahissait toute entière :

— Je suis pauvre, murmura-t-elle.

— Mais tu l'aimes ! s'écria Rose.

Le mot sacré fit vibrer Léone de la tête aux pieds :

— Mais... mais... eut-elle tout juste la force de balbutier, en fixant Rose dans les yeux.

Alors celle-ci la prit par les épaules d'un geste impérieux, et l'attira dans un coin de la chambre. D'une voix basse, rauque, elle lui dit :

— Tu l'aimes, toi ! Et moi, folle que j'étais, je faisais en sorte qu'il m'aimât, un jour... ce qui n'est pas du tout la même chose. Vous êtes dignes l'un de l'autre ! Comprends-tu ?

Et dans un souffle, elle supplia :

— Pardonne-moi !

Le docteur Levasseur s'approchait. Avait-il entendu, deviné ? Il s'adressa à Léone :

— Il ne tient qu'à nous deux de devoir notre bonheur à cet enfant... et à Mlle Charleval.

Léone aurait voulu répondre. Mais elle se jeta sur la large poitrine de celui que, déjà, dans son cœur, elle nommait : Marc.

Quand une petite voix pointue la tira de son extase :

—Cheftaine, quand vous serez mariés... vous nous quitterez ?

— Jamais !

PIERRE MARIEL



Faits concernant les spiritueux

On entend dire couramment qu'il y a des stocks considérables de whisky dans les entrepôts en douane du Canada. C'est possible, mais il ne s'ensuit pas que ces stocks sont disponibles et qu'ils peuvent être offerts en vente au public.

Les produits de la distillation diffèrent de la plupart des produits fabriqués sur un point très important. S'ils ont été bien fabriqués d'abord, puis bien surveillés pendant leur séjour en entrepôt, chaque année de maturation en améliore la qualité et en augmente la valeur.

Un distillateur n'a jamais trop de spiritueux bien mûris. Mieux ses produits sont mûris, meilleure sera sa réputation dans un marché où la concurrence est très âpre. C'est pourquoi les spiritueux, tels que le whisky, l'alcool et le cognac, sont distillés et entreposés plusieurs années avant d'être livrés à la consommation. La quantité de boisson distillée s'établit en tenant compte des besoins de la clientèle plusieurs années à l'avance, et des facilités d'entreposage.

En temps normal, le fabricant distille régulièrement chaque année une certaine quantité de spiritueux et, au Canada, le gouvernement appose sur chaque bouteille d'alcool, excepté le gin, une bande indiquant l'année de la fabrication.

Cette année, et depuis quelque temps d'ailleurs, on n'a pas fabriqué de boissons alcooliques destinées à la consommation. Toutes les distilleries, au Canada comme ailleurs, sont mobilisées pour la guerre. Produisant toute l'année à plein rendement, elles fabriquent l'un des produits les plus essentiels aux forces combattantes, sur tous les fronts.

Aucune nation ne pourrait poursuivre la guerre sans l'alcool. S'il venait à manquer, ce serait un désastre. L'alcool entre dans la fabrication des munitions, de divers instruments, des peintures, des couvertures, des pansements, en un mot, il serait plus facile d'énumérer les produits qui n'exigent pas d'alcool que ceux dont l'alcool est une matière première importante ou irremplaçable.

Les distillateurs accomplissent donc une œuvre nationale de la plus grande utilité. Sans doute, comme tout bon citoyen, ils sont heureux de pouvoir servir le pays. Mais, ainsi que les autres citoyens, ils doivent songer à l'avenir. Après la victoire, ils ne pourront pas, comme la plupart des autres fabricants, reconstituer immédiatement leurs stocks et reprendre leur commerce sur une base plus ou moins normale. Plusieurs années devront s'écouler avant que leurs stocks de spiritueux mûris puissent suffire à satisfaire le public.

La conservation des stocks actuels est tout à fait justifiable. Ces boissons prendront de l'âge et de la valeur, et les approvisionnements ainsi constitués préviendront le danger d'une rareté préjudiciable à la marche normale des affaires.

Le gouvernement fédéral autorise la Commission des Liqueurs de Québec à acheter une quantité déterminée de produits distillés, soit au pays, soit à l'étranger. Mais la Commission n'est pas sûre de pouvoir obtenir son contingent pour les raisons mentionnées ci-dessus et à cause des difficultés de transport et d'autres entraves résultant de la guerre. La Commission doit aussi, dans l'intérêt de ses clients, se préoccuper de l'avenir. La vente des spiritueux doit être restreinte.

Le remède est simple. On l'a déjà indiqué. Il est entre les mains du public, c'est-à-dire de chaque consommateur.

VEUILLEZ CONSOMMER MOINS

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUÉBEC

Quelles Nouvelles

par DOLLARD MORIN

ECOUTEZ-VOUS « Quelles Nouvelles » avec Jovette Bernier? Que c'est savoureux ! » Voilà ce qu'on entend répéter souvent. Et cette simple phrase signifie beaucoup de choses. L'auditeur qui prend la peine d'écouter quelques fois ce programme ne peut plus bientôt s'en passer, tant il est intéressant et même captivant par ses caractères imprévus.

Les compositions et les réalisations radiophoniques de Jovette Bernier sont de celles qui ne peuvent passer inaperçues. Jovette Bernier a véritablement un talent extraordinaire. On pourrait même, en quelque sorte, la surnommer le "Molière de la radio". Ses études de personnages et de caractères sont délicieuses. Il y a de tout : de la psychologie, du naturel, du réalisme, de la finesse.

Chaque programme de Jovette Bernier ressemble à un petit tableau de mœurs, peint en couleurs authentiques et sous un flot de lumière réelle. Chaque réalisation de « Quelles Nouvelles » est une nouvelle tranche de vie quotidienne qui s'étale devant nous avec toutes ses réalités, ses beautés ou ses travers. Les paroles et les gestes des deux excellents personnages radiophoniques, Jovette et Jacques Desbaillets, ce sont des paroles et des gestes dont on peut être témoin chaque jour. Rien d'exagéré, rien d'ajouté. Mais de la vérité toute simple.

On devine l'expérience et le talent que nécessite un pareil ouvrage. Jovette Bernier a le souci du détail et du fini. Son esprit versatile peut aussi passer de la peinture de vie la plus modeste comme à la plus ardue. Tout son texte pétille de gaieté. On sent que Jovette se fait un devoir de dérider son auditoire et de chasser les idées sombres ou mélancoliques de ses auditeurs. Et cette fine pointe de moquerie qu'elle glisse dans ses diverses compositions semblent vouloir dire : "C'est bien ainsi que nous sommes, pauvres humains, et pas autrement".

Jovette Bernier a une plume facile et puissante. Elle écrit avec vivacité et sincérité. Elle évite toute recherche et tout détour. Jovette expose franchement et clairement sa pensée. Par ses nombreuses productions littéraires et radiophoniques, elle se classe avec justice parmi nos meilleurs écrivains. Elle n'explore pas les sentiers battus, mais sa grande originalité et son puissant esprit d'observation lui fait découvrir sans cesse des aspects nouveaux et typiques dans la vie du monde qui tourne avec la grosse boule terrestre.

Cette personnalité est si bien connue que les gens l'appellent couramment par son prénom, Jovette. Elle est également fort appréciée comme interprète à la radio. Les rôles qu'elle remplit dans les programmes radiophoniques, — mais, pas assez souvent, — sont joués avec verve, naturel et sincérité. Rares sont ceux que l'agréable activité de Jovette ne captive pas. On a toujours hâte de l'entendre. C'est toujours avec une vive curiosité qu'on veut apprendre, chaque jour, quelles bonnes nouvelles Jovette nous réserve. Ecoutez-les et vous serez gagnés.

Personnalité pétillante, sens aigu de l'observation, langue claire, imagée et subtile, voilà quelques traits saillants que l'on remarque chez Jovette Bernier que les radiophiles connaissent bien par son émission tant écoutée : "*Quelles Nouvelles*". Nous la voyons ici causant avec un autre personnage bien connu, Olivier Carignan, alors que tous deux se trouvaient dans un des studios de CBF. ***Photo Henri Paul.***





Ceux qu'on ne voit pas

Lucien Thériault

TOUTE ÉMISSION de quelque importance est rendue possible par l'étroite et précieuse collaboration d'un personnage qu'on n'entend pas et qu'on ne voit presque jamais : c'est le réalisateur qui règle tous les détails d'un programme et en dirige la marche générale. C'est donc justice, croyons-nous, que de faire connaître aux radiophiles ceux qui participent si étroitement aux émissions en vogue. Nous sommes particulièrement heureux d'inaugurer cette série de *présentations* en débutant avec Lucien Thériault.

Les débuts de Lucien Thériault, comme réalisateur, remontent au premier décembre 1937, alors que la Société Radio-Canada, à laquelle il est encore attaché, lui confiait un programme intitulé dans le temps : "Au Jour le Jour", préparé en collaboration par Robert et Arthur Prévost. Depuis ce temps, CBF multiplie ses émissions et le réalisateur, ses programmes. Parmi ces derniers, nous nommerons, dans les années passées, "Voyages au Pays des Rêves", "Les Maîtres de la Musique", "Sur les Boulevards", "Scènes de Cantine", "Lettres de Femmes", "Refrains en vogue".

Aujourd'hui, Lucien Thériault réalise "Jeunesse Dorée", "La Fiancée du Commando", "Le Théâtre Classique de Radio-Collège" et "Tambour-Battant", un programme présenté dans les divers camps militaires de la province pour l'amusement des soldats. Nous savons aussi que, depuis deux ans, il exerce les fonctions de rédacteur des textes pour les programmes dits "de soutien", récitals, variétés et concerts symphoniques de Radio-Canada. Il est venu à la radio par goût du théâtre et de la musique. Il est licencié de l'Ecole des Sciences Sociales Economiques et Politiques de l'Université de Montréal.

Potins et Nouvelles

▲ Le poste C.B.F. de Radio-Canada a fait sa large part dans l'effort de guerre en fournissant plusieurs membres de son personnel au service des Nations unies. Ainsi, parmi ses annonceurs, François Bertrand et René Lecavalier sont actuellement outre-mer. Bertrand est en Afrique, au service étranger de la B.B.C. Le service des nouvelles s'est vu privé de Marcel Ouimet, qui est correspondant de Radio-Canada en Italie; de Benoît Lafleur, qui remplit les mêmes fonctions à Alger; Paul Barrette, qui se trouve à Londres. Leurs diverses émissions sont captées par ondes courtes par Radio-Canada qui les retransmet au moyen de disques à son vaste auditoire invisible.

▲ Pour combler ces vides, Radio-Canada doit trouver de nouveaux annonceurs. Dans ce but, on tient fréquemment des concours aux studios du poste C.B.F., à des dates irrégulières. Il se présente alors un nombre considérable d'aspirants et même d'aspirantes. "Malheureusement, déclare M. Léopold Houlé, il se trouve parmi ces candidats une trop grande majorité de gens sans aucune préparation. On en rencontre même qui ne savent pas lire". Tous ces aspirants subissent une audition et les résultats de cet essai leur sont révélés par un rapport qu'ils reçoivent peu après. "Ce sont précisément ceux qui devraient se présenter à nos studios, ajoute M. Houlé, qui ne viennent pas tenter leurs chances de devenir annonceurs".



Quand votre émission préférée est "dans l'air" et qu'elle est radiodiffusée d'un studio du poste, il arrive fréquemment qu'on voit des scènes comme celle-ci. Les cinéphiles les plus enthousiastes qui se recrutent généralement parmi les jeunes trouvent toujours moyen d'avoir accès à l'antichambre du studio et c'est heureux pour ces derniers qu'on ait eu la bonne idée d'y avoir pratiqué une fenêtre à trois glaces. ***Photo Henri Paul.***

▲ Il est curieux de noter toutes les manifestations que produit la fièvre d'admiration et de sympathie de certains radiophiles pour leur artiste préféré. Les admiratrices surtout trouvent parfois des façons assez originales de prouver leur attachement à leur vedette favorite. Ainsi, à l'exemple de Jacques Auger qui reçut, un jour, une douzaine de cravates, François Rozet en a reçu lui-même récemment. Ce diseur de grands talents reçoit aussi de jolis mouchoirs, ainsi que des lettres féminines fort touchantes.

▲ Cette vague d'affection pour les artistes de la radio semble se généraliser de plus en plus. Lorsqu'un soir, au programme de Séraphin Poudrier, la pauvre Donalda se plaignit à son mari de ne plus avoir de fil pour coudre, elle fut toute surprise, quelques jours après, de recevoir quantité de rouleaux de fil de toutes couleurs. Un autre jour, après qu'on eut annoncé au programme de la Pension Velder, la mort de l'un des jeunes héros, Frédéric Gagnon, on reçut le lendemain une authentique lettre de condoléances de la part d'une famille de radiophiles véritablement attendris.

▲ Un programme qui connut beaucoup de vogue dans le passé reprendra à C.K.A.C., le 29 janvier. C'est la "Soirée du Samedi soir", avec les deux commères et l'orchestre d'Allan McIver, à la Palestre Nationale. Le "Café Concert Kraft" a également renouvelé son contrat d'un an. Repris en janvier, il se poursuivra jusqu'au 26 juin et reprendra après les vacances, le 4 septembre, jusqu'à la fin de 1944. D'autres programmes reprendront aussi pour un an; ce sont le "Radio-Théâtre Lux" et la "Pause qui rafraîchit" de Coca-Cola.



Est-ce l'histoire du type qui parlait du nez? A moins que ce ne soit celle de cet autre type qui bégayait?... Il est permis de l'ignorer, mais ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'une bonne blague comme sait en raconter Gérard Delage au "Ralliement du Rire!" ***Photo Henri Paul.***

MERLE OBERON—LADY KORDA

(Suite de la page 9)

gnaient $1,000.00 la semaine et plus, furent conviés à tour de rôle à rendre hommage à la grande actrice. Cela dit sans aucune espèce d'ironie. C'était alors l'époque des dynasties.

Aujourd'hui, tout cela semble aboli. Et bien avant la guerre. Ce qui ne veut pas dire que l'existence soit plus commode, et que la nouvelle coutume, dégagée des protocoles, soit la meilleure.

Pour ce qui est de Merle Oberon que j'ai eu le plaisir de rencontrer, et qui est tout à fait charmante, elle a presque conservé au théâtre son véritable nom.

Elle s'appelait Estelle Merle O'Brien Thompson. Elle étudia à Calcutta et y fit aussi ses premiers pas au théâtre. Elle mesure cinq pieds et deux pouces et pèse cent dix livres. On sait que ses cheveux sont noirs.

C'est dans un restaurant de studio anglais, à Londres, qu'elle et Alexandre Korda se rencontrèrent pour la première fois. Il cherchait alors l'actrice principale pour « Wedding Rehearsal ». Il la remarqua, la trouva splendide de talent et l'engagea.

Mais leur romance ne fut pas un coup de foudre. Ils ne se revirent ensuite que quelques années plus tard, à Hollywood. Elle eut l'occasion d'être courtisée et demandée en mariage plusieurs fois, entre temps. Mais, à Hollywood, ils devinrent tout de suite des amis inséparables. Et cela devait finir comme dans les beaux romans.

Miss Oberon est une actrice studieuse, elle aime travailler, et ne comprend pas les acteurs et actrices qui, immanquablement, n'apprennent pas leur texte avant les prises de scènes. Ce n'est pas la femme au tempérament emporté, aux caprices énervants. Mais, lorsqu'elle doit entrer en scène, cependant, elle est presque toujours un peu nerveuse. Autrement elle ne serait pas racée...

Les boîtes de nuit ne lui disent pas grand'chose, et elle leur préfère une bonne soirée passée chez elle, au milieu d'amis intimes, en compagnie de son mari.

La poésie est une de ses faiblesses, et elle lira des poèmes, très volontiers, à quiconque voudra écouter. Mais, bien entendu, ils doivent être beaux.

On la voit souvent faisant sa randonnée à cheval dans les sentiers d'équitation de Beverly Hills, toujours en compagnie de son mari.

Nul mieux qu'elle n'est aussi chanceux à la vente des Obligations de la Victoire. Elle avoue aussi qu'elle fut souvent surprise de s'apercevoir qu'elle pouvait improviser de petits discours en faveur de l'Oncle Sam ou de ses alliés.

Sa grande ambition, et elle n'hésite pas de le répéter, c'est de devenir une actrice de plus en plus parfaite. Son charme un peu exotique, et son honnêteté en face des interprétations diverses qu'on lui a confiées, lui ont crée une place enviable parmi les artistes de la colonie du film.

L'un de ses atouts physiques, c'est sa magnifique chevelure. « La brosse, dit-elle, est la meilleure amie de votre cuir chevelu. Il ne faut pas craindre de l'employer longuement matin et soir, si l'on désire posséder une chevelure abondante et brillante ».

Du savon et de l'eau sont ses autres atouts. Elle en use sous forme de shower matin et soir.

On éprouve toujours de l'intérêt en écoutant sa conversation, car elle est assurément l'une des actrices possédant le mieux le don de plaire à un auditoire, qu'il se compose d'un groupe ou qu'il se résume au simple et intime tête-à-tête.

LE GOUVERNEMENT GODBOUT ET L'ELECTRICITE

L'HONORABLE ADÉLARD GODBOUT, en annonçant récemment la décision de son gouvernement d'exproprier la Montreal Light Heat & Power, exposa en une dizaine de mots le grand principe d'équité qui le guide dans cette vaste réforme économique : « Remettre au peuple les ressources naturelles de la province de Québec ». Ce principe est si bien conforme au bon sens et à la justice que les adversaires du projet Godbout ne l'ont pas attaqué et qu'ils n'oseront même pas le discuter. Toutes leurs objections portent et porteront sur des questions secondaires, mais elles laissent intact, inattaquable, le principe dont s'inspire M. Godbout et qui veut que les ressources naturelles de notre province, qui appartiennent au peuple, soient exploitées en premier lieu pour son bénéfice.

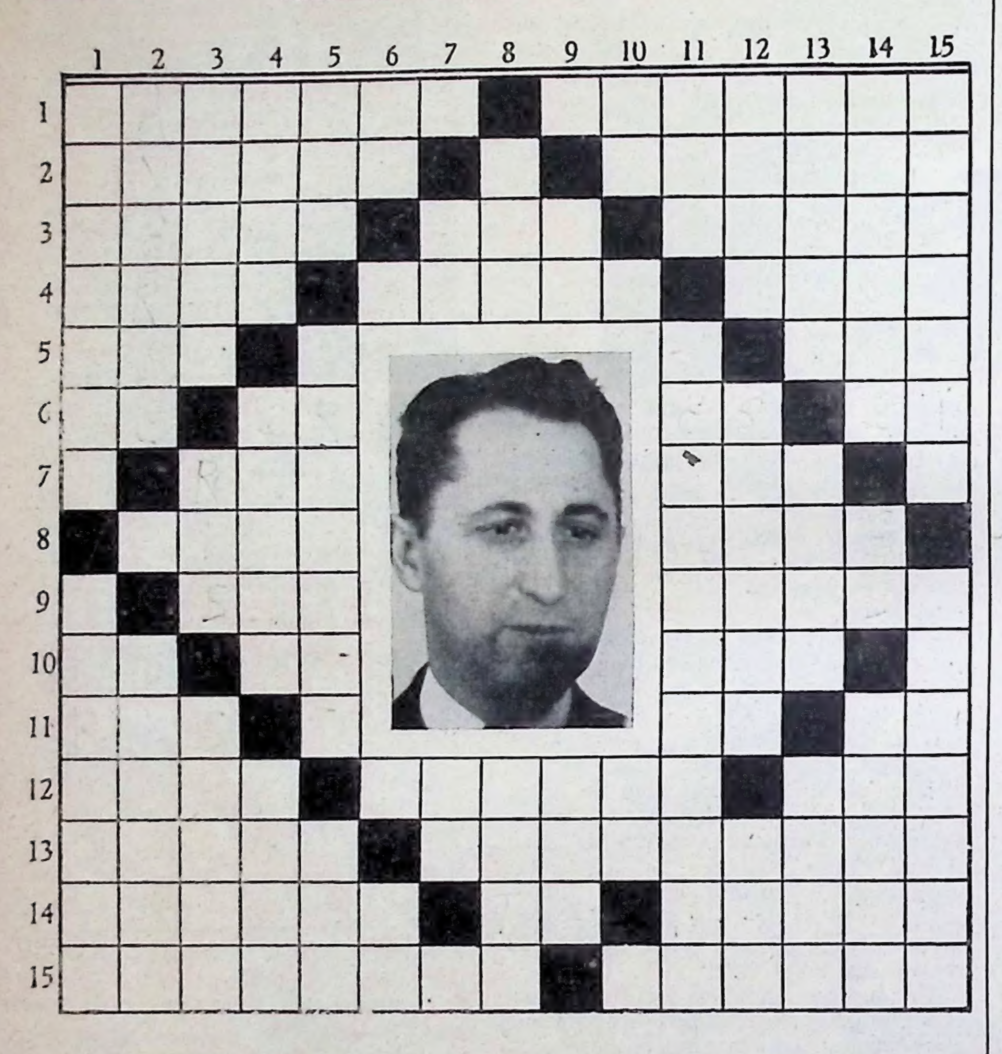
Dans le cas présent, il s'agit de nos sance productrice de nos cours d'eau. ressources hydro-électriques, de la puis- La province de Québec, à cet égard, est la mieux pourvue de toutes les provinces du Canada. Il y a même, dans tout l'univers, peu de contrées qui possèdent une abondance et une diversité comparables. Toutes nos rivières et nos chutes ne sont pas encore exploitées et cependant nous produisons assez d'électricité pour en revendre. Cependant, un trop grand nombre de nos campagnes ne bénéficient pas encore des avantages de l'électrification et celles où se fait la distribution de l'électricité payent trop cher pour ce service.

Le progrès des Canadiens français, l'abolition de ce que certains appellent la "dictature économique" constituent le fond du programme de certains groupes politiques d'opposition qui font depuis des années des campagnes de discours et de promesses pour capter la faveur populaire. Le gouvernement Godbout a fait mieux en posant des actes. La première étape de l'affranchissement économique de notre peuple devait être nécessairement sa libération de l'emprise du trust de l'électricité. C'est là qu'est le commencement, car c'est là qu'est le secret du développement industriel de notre province, de son essor agricole.

L'expropriation de la Montreal Light Heat & Power se fera suivant tous les principes de la légalité et de l'équité, c'est-à-dire que la compagnie a toute liberté de défendre ses intérêts. Le débat est déjà engagé devant la Régie des Services publics de la province et dans les journaux qui sont au service du trust. Tous les arguments qu'apportera la compagnie pour combattre le projet du gouvernement tendront à faire oublier ou à fausser le grand principe que les ressources hydro-électriques de la province appartiennent au peuple de la province et que leur exploitation doit se faire en vue de l'intérêt général. Si l'opinion publique de notre province allait perdre de vue ce principe et se laisser leurrer par les arguments fallacieux du trust, le monopole exploiteur aurait remporté une dangereuse victoire. Le gouvernement Godbout a besoin, dans la poursuite de son initiative libératrice, de l'appui du sentiment populaire.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO SOIXANTE-DIX-SEPT



HORIZONTALEMENT

1. Notre vedette est l'heureux père de deux. — Emploi d'argent.
2. Graminée avénacée. — Chien qui prend les rats.
3. Ville de Grèce. — Femme niaise. — Qui a rapport au culte.
4. Divisé en trois. — Prénom de notre vedette. — Maison.
5. Préfixe. — Pour la troisième fois.
6. Négation. — Métal. — En les. — Tellement.
7. Etat physiologique des animaux. — Personnage de la féerie anglaise.
8. Gamin de Paris. — Fruit de la ronce.
9. Légumineuse. — Circonspect.
10. Se suivent dans défaut. — Conjonction. — Nouveau.
11. D'un verbe gai. — Ceci. — Dans la gamme.
12. Espèces de poches. — Nom de notre vedette. — Roi de Juda.
13. Pièce de métal dans laquelle entre une vis. — Qui existent depuis longtemps.
14. La queue d'une robe. — A toi. — Possédâtes.
15. Pensée courte d'un sens général. — Rang de pierres posées horizontalement.

VERTICALEMENT

1. Madrier épais et peu large. — Petits paragraphes de la Bible.
2. Pluie de peu de durée. — Voiture de place.
3. Papillon du genre *vanesse*. — D'un verbe gai. — Tableau blanc d'un cinéma.
4. Utile. — Exagéré. — En supposant.
5. Se suivent dans pinson. — Nom qu'on donne aux vedettes de la radio. — Indivisible.
6. Négation. — Indique la forme.
7. Pronom indéfini. — Coup de baguette sur le tambour.
8. Repaire. — Sorte de greffe.
9. Infinitif. — Ville du Pérou.
10. Terminaison. — Adverbe de lieu.
11. Mouvement de l'homme. — Emmanchées de nouveau.
12. Manière d'être. — Conservé intact. — A découvert.
13. Diplomate français qui importa le tabac en France. — Entrain que doit toujours donner une vedette de la radio. — Préfixe d'opposition.
14. Suites de programme. — En les. — Anéanties progressivement.
15. Ville d'Eubée. — Accumulé.

La personnalité de KATHARINE HEPBURN

(Suite de la page 4)

femme, avec beaucoup de diplomatie et d'adresse. C'est ce qu'elle met d'ailleurs en pratique.

Katharine a la réplique facile, et agit généralement comme elle l'entend.

Lorsqu'elle vint à Hollywood pour la première fois, elle se plaisait à répondre à quiconque lui demandait si elle s'était mariée, qu'elle l'était en effet et qu'elle avait cinq enfants, tous noirs. La vérité, c'est qu'elle fut déjà mariée avec C.-Ludlow Smith, courtier de Philadelphie. Elle n'a pas eu d'enfants.

Elle avoue qu'elle était si timide, si gênée qu'elle prit le parti de paraître audacieuse et téméraire, afin de dérober aux étrangers son embarras. Douée de beaucoup de facilité pour apprendre ses rôles, elle ne vient jamais sur la scène sans posséder ses lignes parfaitement. George Cukor est l'un de ses directeurs préférés.

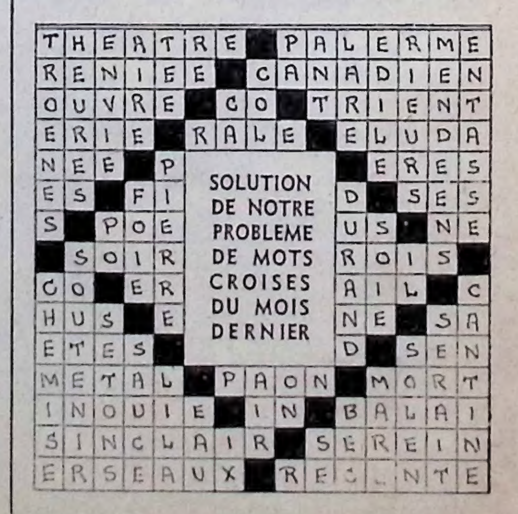
Il lui arrive, lorsqu'elle est à songer, qu'elle se ronge les ongles. Elle se donne d'ailleurs elle-même un manicure. Et surtout elle n'aime pas à se laisser embarrasser par ceux qui n'ont vraiment rien d'intéressant à raconter.

PLAN D'APRES-GUERRE

Si l'on en croit la rumeur, Marlene Dietrich aurait l'idée de quitter le cinéma et de se rendre outre-mer et "do what I can for the boys", dit-elle. "Jusqu'ici j'ai eu le soin de ma fille, de qui je ne voulais pas m'éloigner. Maintenant qu'elle est mariée, rien ne me retient plus. Et même après la guerre, je crois que je ne ferai plus de cinéma, du moins pour un temps assez long. Il y aura tant à faire, tant de petits enfants affamés, maladifs..." Marlene ne semblait plus une étoile, elle était plus que cela, en ce moment, elle était une simple femme, comme il s'en trouve en ce moment des milliers désireuses d'aider à sauver l'enfance des pays envahis.

MARION MANTON

Pendant que la mère, Marlene Dietrich, rêve de se retirer de l'écran, Maria Manton, sa fille, fait ses débuts artistiques au théâtre Geller, dans une pièce où elle joue le premier rôle.





La réputation de Betty Grable, on s'en souvient, a traversé le continent américain comme un cyclone. Danseuse émérite, beauté séduisante, jeunesse désinvolte, Betty ne pouvait pas ne pas s'affirmer dès ses débuts. On dit, et personne n'en douterait, que Miss Grable est l'une des stars favorites des militaires, et cela s'explique du fait qu'elle répond idéalement à la conception que l'on se fait aujourd'hui de la jeune Américaine moderne. Miss Grable, il convient de le souligner, est plus que le type parfait de la « poupée valsante » ; les choses de l'esprit l'intéressent au plus haut point comme l'atteste son goût passionné de la lecture.



Offrez-vous un Cadeau qui dure: Abonnez-vous au Magazine des Canadiens, LE SAMEDI

On dit du SAMEDI qu'il est le magazine des Canadiens et cela est vrai depuis plus de cinquante-quatre ans. S'arrête-t-on quelquefois pour se demander à quoi il faut attribuer ce succès toujours constant et progressif? Rien n'est plus facile que de répondre à cette question. C'est que LE SAMEDI vous procure régulièrement une matière à lire instructive, informative et distrayante, tout à la fois. Le maître, de même que la maîtresse du foyer, y trouve autant son profit, sans oublier les petits qui font leurs délices des contes illustrés qui, incidemment, ne manquent pas non plus de retenir l'attention des adultes.

LE SAMEDI est abondamment illustré. Ses articles traitent sur des sujets divers et l'on y trouve dans chaque numéro une série de chroniques utiles et pratiques pour tous. S'offrir un abonnement au SAMEDI, est assurément l'une des meilleures résolutions que l'on puisse prendre en ce début de l'année nouvelle. Au cours des longues soirées d'hiver qu'il faudra passer à la maison, on sera heureux de pouvoir compter sur la régularité d'une publication qui chassera la monotonie tout en meublant son esprit.

VOUS TROUVEREZ NOTRE COUPON D'ABONNEMENT A L'INTERIEUR.

Notre feuilleton en cours :

L'INJUSTE CHÂTIMENT

Par FRANÇOIS DE MERILLON